

Lire dans ce numéro la suite des exploits sensationnels du grand détective MARTIN-NUMA

N° 23 — 1^{re} ANNÉE

REDACTION, ADMINISTRATION, ANNONCES
8, Rue Saint-Joseph, PARIS
Les abonnements non insérés ne sont pas renvoyés.

ABONNEMENTS ET CONCOURS
10, rue Saint-Joseph, PARIS
(On s'abonne dans tous les bureaux de poste.)

PRIX : 10 CENT.

L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE

FAITS DRAMATIQUES
ÉVÉNEMENTS PASSIONNELS
OU TRAGIQUES

ROMANS DE DÉTECTIVES
ET DE POLICE

LES DRAMES DE L'AMOUR
LES DRAMES DE LA VIE
LES DRAMES DE LA MORT

PARAIT CHAQUE SEMAINE

Emouvante capture d'un fou

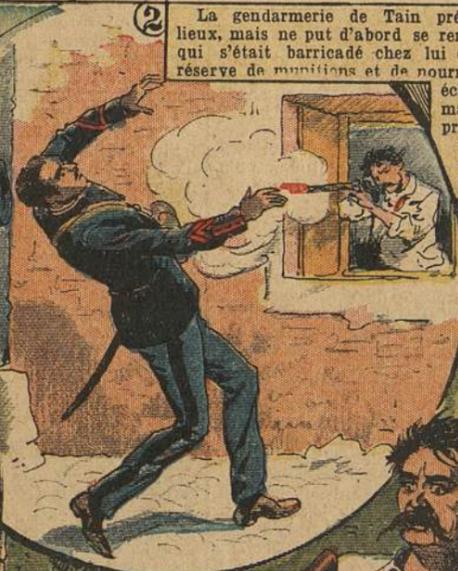
1 LA petite commune de Larnage, près de Tain, dans la Drôme, vient d'être le théâtre d'un épisode angoissant, dont la victime est un pauvre bébé de trois ans.

Voici le récit des faits tel qu'il nous est parvenu :
Un sieur, Paul Delhomme, dit Thibaut, âgé de 35 ans, marié et



père de famille, pris soudain d'une crise d'aliénation mentale, s'empara d'un fusil et menaça de mort les imprudents qui tenteraient de l'approcher. Sans tenir compte de ses paroles, plusieurs personnes courageuses essayèrent de s'emparer du dément, mais celui-ci, mettant sa menace à exécution, les reçut à coups de fusil. Heureusement, aucune ne fut blessée.

2 La gendarmerie de Tain prévenue accourut sur les lieux, mais ne put d'abord se rendre maître du forcené qui s'était barricadé chez lui et avait accumulé une réserve de munitions et de nourriture, décidé à tenir en échec tout le village et la maréchaussée. Pour bien prouver de ses intentions, il accueillit le maréchal-des-logis par un coup de feu qui, mal dirigé, ne fit



3 que l'effleurer. Le dément, non content de cette petite manifestation, continua à tirer au hasard.
Soudain, il cessa le feu et disparut dans l'intérieur de son habitation, et à la grande émotion des assistants, il réapparut sur le toit avec son malheureux bébé de trois ans dans les bras, qu'il se mit à balancer dans le vide, criant à tue-tête que cet enfant ne périrait que de sa main.
Le gendarme Dagand craignant pour



4 la vie du malheureux petit être, s'avança en rampant jusqu'à l'habitation, dressa une échelle contre le mur, et sans que le fou l'ait aperçu arriva jusqu'au rebord du toit, où il tenta de s'emparer du bébé, toujours suspendu dans le vide. Delhomme l'apercevant alors, ramena l'enfant derrière lui, et, épaulant son arme, fit feu sur le gendarme et le manqua. Celui-ci voyant sa vie en danger, lui répondit par un coup de revolver qui, malheureusement mal dirigé, blessa le malheureux enfant à la cuisse.
Des cris d'effroi s'élevèrent de la foule. Profitant du désarroi causé par le



5 blessure au son petit qu'il serrait farouchement dans ses bras, tout le village précédé des gendarmes, s'élança à l'assaut de la maison où l'on eut toutes les peines du monde à s'emparer du fou et surtout à dégager de son étreinte l'enfant blessé. Habitants et gendarmes durent alors entrer en lutte avec Delhomme qui, écumant, se dé-

(Voir la fin page 2).

PROCHAINEMENT, GRAND CONCOURS AMUSANT & FACILE AVEC PRIX EN ESPÈCES

fendait maintenant à coup de dents, mordant cruellement les uns et les autres. Finalement, on



parvint à le ligoter et à le diriger sur un asile voisin. Quant à son petit garçon, il a été conduit à l'hôpital de Tournon, dans un état alarmant.

Histoire de la Semaine

Etait-ce un Assassinat

— Ah, tenez, vous me faites rire avec vos erreurs judiciaires ! me dit Pinson en manquant, du reste, un magnifique carambolage qu'il méditait depuis un instant. Les erreurs judiciaires ? Mais elles sont plus fréquentes qu'on ne le pense, et pour une qui est découverte, combien d'autres sont ignorées ?

Je pourrais vous citer beaucoup d'affaires, où des innocents auraient été poursuivis et sûrement condamnés, si l'enquête, menée avec soin, n'avait pas découvert le vrai coupable, alors que tout s'accordait à compromettre une autre personne.

Le policier continua sa partie et finit par me gagner, par une dernière série de onze carambolages.

Il était ravi, car il avait à cœur de ne pas se laisser battre au billard, où il jouait comme un véritable professionnel.

Pour nous reposer un peu, nous nous étions assis à une table un peu retirée, et là, Pinson, revenant sur le même sujet, me dit tout d'un coup :

— Il s'en est fallu de bien peu que je ne fusse condamner un pauvre diable pour un crime dont il était absolument innocent.

— Comment cela ? lui demandai-je.

— Eh bien, voilà : mes occupations m'appelaient un soir à Montrouge, et je m'y étais rendu par le train de Ceinture. C'était le soir et beaucoup d'ouvriers, la journée finie, se trouvaient là, regagnant leur logis.

Dans le compartiment voisin du mien, se trouvaient deux hommes, qui avaient attiré mon attention, car depuis Auteuil, où ils étaient montés, ils n'avaient cessé de se quereller pour des questions d'intérêt.

D'après leur conversation, j'avais compris que l'un était un entrepreneur de construction, un patron, et l'autre son contre-maitre. J'avais entendu un bruit de lutte, et il était évident que l'un des deux hommes, le contre-maitre, avait bu, on l'entendait à sa voix pâteuse.

A la station de Vaugirard, il descendit, en refermant violemment la portière. Comme j'avais mis la tête à la fenêtre, je le vis partir d'un pas mal assuré, les vêtements en désordre et portant à l'épaule un sac à outils.

L'employé chargé de recevoir les billets l'avait aussi bien remarqué, tellement il titubait ; il lui avait même adressé de justes reproches pour avoir bousculé quelques voyageurs, et l'homme s'étant un instant arrêté, je pus l'examiner à mon aise. Le train repartit et peu après j'arrivais à Montrouge.

Comme je descendais sur le quai, je ne sais quel sentiment de curiosité me prit à ce moment, mais je m'approchai du compartiment voisin et j'aperçus, couché à terre, un homme qui baignait dans une mare de sang. J'appelai aussitôt à l'aide, et comme nous relevions le malheureux, il rendit le dernier soupir. Il avait été tué d'un coup de pioche, un pic à manche court qui se trouvait à ses côtés et dont l'une des extrémités était encore tachée de sang.

La blessure elle-même prouvait bien que c'était là l'instrument du crime. Je fus naturellement appelé à donner mon témoignage, et je dis tout ce que je savais. Les deux hommes étaient montés à Auteuil, ils s'étaient disputés. L'un d'eux était ivre et au fort de la querelle, il avait dû porter un coup mortel à son adversaire. Le mort était l'entrepreneur, et l'assassin, son contre-maitre. Celui-ci était descendu à Vaugirard.

On fit une enquête, et le témoignage de l'employé qui avait fait des remontrances à l'ivrogne vint corroborer mon dire. L'entrepreneur avait nom Gaillard et son assassin s'appelait Nivert. Il était, du reste, bien connu du personnel de la gare de Vaugirard, où il prenait le train tous les matins pour se rendre à son travail.

Je fus chargé de poursuivre cette affaire, pour y avoir été quelque peu mêlé, bien malgré moi, et le surlendemain je découvrais le domicile de Nivert. Il était marié, et père de deux enfants.

J'interrogeai sa femme qui me dit que son mari était bien rentré ce soir-là très troublé, mais qu'il ne lui avait parlé de rien de ce qui s'était passé. Elle savait que Nivert avait des discussions d'intérêt avec Gaillard, tout en en ignorant la cause.

Quoi qu'il en soit, il était parti à son travail au matin, comme à l'habitude, puis n'était pas revenu le soir et depuis lors, elle ne l'avait pas revu.

Inquiète, elle s'était rendue au chantier où il travaillait ; on ne l'avait pas vu. Elle avait aussi appris la mort de Gaillard. Mais pas un instant l'idée ne lui vint que son mari pût s'être rendu coupable de cet assassinat. Il me fallut bien lui dire l'accusation portée contre Nivert, et jamais je n'oublierai le regard affolé de la malheureuse.

Elle défendait du mieux qu'elle pouvait le père de ses enfants, en m'assurant que c'était un brave homme, incapable de commettre une pareille action. Il avait bien le défaut de boire un « petit coup de trop », par moments, mais de là à se laisser aller à un crime, il y avait loin.

Les faits étaient là, cependant, et je crus de mon devoir de l'avertir que les charges les plus accablantes pesaient sur lui. N'aurais-je pas assisté à une partie de la querelle ? N'aurais-je pas découvert le crime ? relevé l'arme qui avait tué Gaillard ? Et s'il était réellement innocent — ce que je ne pouvais admettre — pourquoi avait-il soudain disparu ?

— Vous verrez, me dit la pauvre femme, toute en larmes, qu'on se sera trompé. Jamais Nivert n'a commis ce crime.

Je voulus bien faire semblant de la croire, pour ne pas trop l'accabler dans son chagrin, mais ma conviction était faite : Nivert, dans un moment de colère, avait assassiné l'entrepreneur, puis s'apercevant de son forfait, et dégrisé du coup, il s'était enfui.

Revenu à la raison, le lendemain, et épouvanté de son crime, il avait disparu.

Je lançai mes agents à ses trousses, et quatre ou cinq jours après, on vint m'avertir qu'il cherchait à se faire embaucher à bord des péniches qui, de Paris, descendent la Seine jusqu'à Rouen.

Je compris son calcul. Il voulait gagner Rouen d'abord, puis le Havre et là s'embarquer sur quelque navire en partance.

Ma théorie de culpabilité était donc juste. Mais malgré tout, je ne pouvais oublier l'assurance que sa femme avait de l'innocence de son mari. Je ne sais pourquoi, cette pensée me hantait comme une obsession.

Arrêté le jour même, Nivert n'opposa aucune résistance, disant même — assez sottement, du reste — que ce n'était pas la peine de résister, maintenant qu'il était « fait ».

Je crus un moment qu'il avait perdu la raison, et, au souvenir de sa pauvre femme et de ses deux bambins, j'espérais que l'avocat chargé de sa défense plaiderait le cas d'aliénation mentale.

L'enquête que je poursuivais devait me faire revenir de mon erreur : Nivert était aussi sain d'esprit que vous et moi.

Je ne sais pourquoi, mais je m'intéressais à lui. Je pus le voir dans sa cellule, et je lui conseillai de dire toute la vérité, de mettre son crime sur le compte d'un mouvement de colère. Il bénéficierait ainsi de circonstances atténuantes.

Impossible de le faire démentir de son idée : il n'avait pas tué Gaillard ! Et ce qu'il y avait de plus fort, c'est qu'il était absolument convaincu de la véracité de son dire.

— Mais comment expliquait-il ce qui s'était passé ? demandai-je à Pinson.

— Comment ? Mais de la façon la plus invraisemblable. Il reconnaissait bien s'être querellé avec l'entrepreneur, au sujet de certaines questions d'intérêt, s'être même battu avec lui, dans le wagon ; il lui avait porté un coup de poing à la tête, l'autre avait chan-

celé ; il l'avait frappé de nouveau, et ce second coup lui aurait fait perdre connaissance. De ce moment, une lacune se produisait dans son esprit, et il ne se souvenait plus que d'avoir vu son patron à terre, ayant à ses côtés le pic, dont la pointe était couverte de sang.

Comment cet outil se trouvait-il là ? le contre-maitre n'aurait su l'expliquer. Toujours est-il que soudain Nivert se rendit compte que tout s'accordait à l'accuser d'avoir assassiné Gaillard. Il perdit la tête, et résolut de disparaître, de s'exiler.

La défense du contre-maitre était absurde et j'essayai de le lui faire comprendre. Gaillard était bien mort, tué d'un coup de pic, et il était impossible d'admettre qu'il se fût blessé lui-même !

Contre toute évidence, Nivert maintint son dire : il n'avait pas tué Gaillard ! Et il s'en tenait là.

Je dois vous dire aussi que l'autopsie du cadavre de l'entrepreneur démontra que le coup auquel il avait succombé, avait dû lui être porté avec une très grande force, car il avait la boîte crânienne d'une épaisseur peu ordinaire, et seul, un coup appliqué avec violence, avait pu causer cette blessure.

La persistance que mettait Nivert à ne pas confesser son crime, finit par me surprendre. Je sais bien que nombreux sont les criminels qui, se souvenant du fameux mot du boucher Avinain « N'avez jamais », nient quelquefois devant les preuves les plus palpables, mais l'obstination de Nivert m'étonnait au plus haut degré. Je n'y aurais peut-être pas fait autant attention, si je n'avais été presque témoin du crime.

Les pièces à conviction comprenaient le pic du contre-maitre et la fraction du crâne de Gaillard où se trouvait la blessure qui avait causé sa mort.

J'obtins la permission de les examiner, et je remarquai alors que l'entaille faite à la boîte crânienne, au lieu d'être composée d'angles droits, comme ce devait être le cas, puisque l'instrument qui avait causé la mort était une pointe à arêtes rectangulaires, l'ouverture était plutôt ronde.

Cette découverte me laissa perplexé. Nivert disait-il vrai ? Qui donc alors avait assassiné l'entrepreneur ? Et ce pic, trouvé à terre, dans le sang ? Je m'attachais tant à cette affaire qui me semblait mystérieuse par plus d'un côté, que j'obtins assez facilement la permission de visiter le contre-maitre dans sa cellule.

Je dois vous dire qu'une autre raison me faisait croire que le pic n'était pas l'instrument du crime.

Vous savez que les compartiments wagons de la ligne de Ceinture, sont bas de plafond, ce qui n'avait pas permis à l'assassin de lever son arme pour porter ce coup formidable.

J'allai voir Nivert de nouveau. — Où donc sont vos outils ? lui demandai-je ; les outils que vous portiez dans le sac ? Les avez-vous chez vous ?

— Non, monsieur. J'avais tellement la tête, quand j'ai vu Gaillard baigner son sang, que je les ai laissés en c...

à la gare de Vaugirard. Tenez, voilà mon bulletin de consigne.

Je pris le ticket et lui dis que j'en retirais.

— Mais, lui fis-je encore, pouvez-vous dire à quel endroit vous aviez déposé le sac, quand vous êtes entré dans le wagon ? — Où ? Mais sur la banquette à côté de moi, tout près de la portière.

— Et lorsque vous avez frappé Gaillard, comment est-il tombé ? — Nous étions debout tous deux ; mon premier coup de poing le fit chanceler et le second l'envoya rouler à terre. Sa tête a dû même porter contre la portière. Mais je vous l'ai dit, je ne me souviens plus de rien, après.

En arrivant à Vaugirard, j'ai vite pris mon sac, sans m'apercevoir que mon pic était tombé, et je me sauvai comme un perdu. C'est tout ce que je peux vous dire.

Je me rendis à la station de Vaugirard, et muni du bulletin de consigne de Nivert, je retirai son sac d'outils.

Je les rapportai chez moi, et me pris à les examiner un à un avec beaucoup d'attention. Jugez de ma stupefaction, quand j'aperçus des taches brunâtres, sur la pointe d'un épissoir. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que cet outil ? C'est une sorte de gros poinçon dont se servent les ouvriers pour « épisser » des cordages. Les taches que je venais de relever pouvaient être causées par du goudron. Je me pris à les sentir, ce n'était pas l'odeur bien caractéristique du goudron.

J'avais dessiné sur une feuille de papier la forme exacte de la blessure faite au crâne de Gaillard, et je la comparai avec la pointe de l'épissoir.

Plus de doute possible, c'était ce poinçon qui avait donné la mort.

Je compris tout alors. Le sac d'outils était demeuré sur la banquette. La pointe de l'instrument devait probablement se trouver quelque peu sortie, et sous la violence du coup que Nivert lui avait porté, Gaillard était

Voilà la fin de cette nouvelle page 11 du présent numéro.

Règlement général pour tous les Concours de L'Œil de la Police

1° Prennent part à nos concours tous les lecteurs et lectrices de ce journal. — 2° Aucune des solutions n'est rendue. — 3° En cas d'ex æquo, les noms des concurrents sont tirés au sort. — 4° Sont seuls publiés les noms sortis au sort. — 5° Il n'est tenu aucun compte des solutions qui arrivent après l'expiration du délai indiqué dans chaque concours.

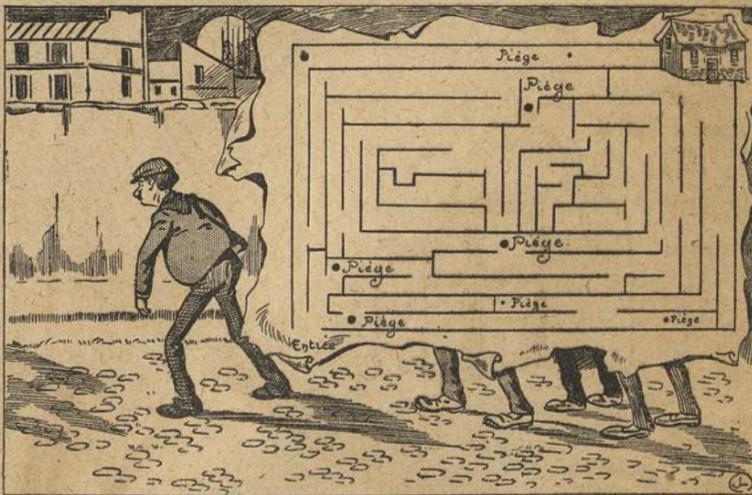
Toutes les solutions des concours de L'Œil de la Police doivent être adressées au nom de M. LECOQ, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

M. Lecoq. Ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir, nous déclinons donc toute responsabilité à cet égard. Nous invitons nos lecteurs à ne jamais adresser de lettres ou solutions recommandées au nom de M. Lecoq. Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.

NOTA. — Les solutions des concours en plusieurs séries doivent être collées sur une même feuille de papier et adressées ensemble, lorsque les séries du même concours sont parues, à M. Lecoq, 8, rue Saint-Joseph, Paris. Toute réponse partielle pour ces concours serait éliminée d'office.

CONCOURS N° 6

LES PAPIERS DE TIMOLÉON NOUGADÈRE dit "Bec de Puce" CONCOURS EN SIX SÉRIES



CINQUIÈME SÉRIE

La maison bien gardée.

Le propriétaire de cette maison redoutant à juste raison la visite des malfaiteurs a fait placer des pièges tout autour de sa demeure.

— Comment y pénétrer ? Dites-le-nous, amis lecteurs, en traçant le chemin à parcourir sur le dessin lui-même ou sur une feuille de papier à décalquer.

LISTE DES PRIX

- 1^{er} prix : 50 francs en espèces.
- 2^e prix : Belle chaîne de montre or contrôlé pour homme.
- 3^e et 4^e prix : Jolie timbale, argent contrôlé.
- Du 5^e au 10^e prix : Très bonne jumelle.
- Du 11^e au 20^e prix : Élégant sac de dame, cuir fantaisie gris.
- Du 21^e au 40^e prix : Délicieux vide-poches, porcelaine de Copenhague.

- Du 41^e au 60^e prix : Superbe volume, chansons et monologues.
- Du 61^e au 80^e prix : Très joli rond de serviette métal argenté, sujet égyptien.
- Du 81^e au 100^e prix : Terre cuite décorée, sujet animaux.
- Du 101^e au 120^e prix : Bel étui à cigarettes métal nickelé.
- Du 121^e au 150^e prix : Cendrier artistique métal fantaisie, décor art nouveau.

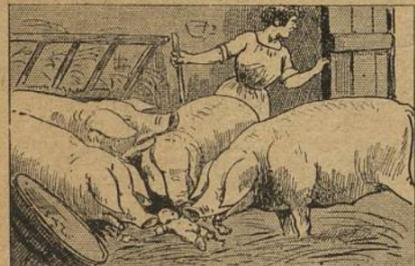
L'ŒIL DE LA POLICE chaque Samedi : 12 grandes pages, 4.000 lignes de texte, 50 gravures en noir et en couleurs, 10^e le numéro. EN VENTE PARTOUT

TOUS
les Evénements dramatiques,
les Faits sensationnels
du Monde entier
les Drames de l'amour et de la haine,
de la vie et de la mort,
sont racontés et illustrés
chaque Semaine
dans
L'ŒIL DE LA POLICE
Splendide Publication Hebdomadaire
Paraissant sur 12 grandes pages
et PUBLIANT
de nombreux Romans et Nouvelles
de détective et de police
amusants et captivants.
ILLUSTRATIONS EN NOIR ET EN COULEURS
En Vente Partout : 10^e le NUMÉRO
CONDITIONS D'ABONNEMENT | FRANCE... 6 fr.
ETRANGER : 8 fr.
On s'abonne : 8, Rue Saint-Joseph, PARIS.
Envoi franco d'un N° specimen sur demande.



DE LA POLICE DANS L'OUEST

UN PERSÉCUTÉ. — Un nommé Leroux, tisserand, 44 ans, au bourg de Plendihen se croyant persécuté par ses voisins les dames Leprat et Ferminé ne cessait de les insulter en passant devant leurs demeures. Ces jours derniers, un autre voisin témoin de ces insultes ayant voulu prendre parti pour les deux femmes s'attira à son tour la haine de Leroux qui, sortant un revolver de sa poche fit feu dans sa direction sans toutefois l'atteindre. Cet homme a été arrêté et a déjà subi 3 condamnations. COTES-DU-NORD.



NOUVEAU-NÉ MANGÉ PAR LES POURCEAUX. — Sur dénonciation anonyme adressée au parquet de Fougères, on vient d'arrêter à Saint-Christophe de Valains une domestique âgée de 37 ans, Marie Dubois, accusée d'avoir livré en pâture aux porceaux de la ferme où elle était employée le corps d'un enfant auquel elle venait de donner clandestinement le jour. On prétend qu'elle aurait tué précédemment deux autres de ses enfants au moment de leur naissance et qu'elle en aurait enterré les corps dans un champ voisin. On croit que cette mère dénaturée a des complices. ILLE-ET-VILAINE.



UN SOUDEUR TUE SA VIEILLE MÈRE. — D'un caractère brutal et s'adonnant à la boisson, un sieur Carr, 33 ans, soudeur, qui vivait avec sa mère âgée de 69 ans, à Douarnenez, étant rentré ivre a tué cette dernière à coups de sabot sur le crâne. Le meurtrier a été arrêté. COTES-DU-NORD.



AMANT MEURTRIER. — Un employé de chemin de fer, Pépès, 36 ans, sur le refus opposé par son amie Louise Foubert de réintégrer le domicile commun, lui a plongé dans le dos un grand couteau de cuisine saisi sur l'étal d'un rémouleur, M. Jules Garnier, chez lequel la pauvre femme s'était réfugiée pour échapper aux menaces de son amant. Le meurtrier a pris la fuite mais a été arrêté peu après. LE MANS.

LES BRISEURS DE CHAINES

Grand Roman Dramatique (suite)*

PAR JULES MARY

X

LES BRISEURS DE CHAINES (suite).

Mais le chef relève les armes et leur dit quelques mots...

Et les deux pirogues s'éloignent, laissant Rodolphe sur la terre de délivrance... car, là, s'il peut être repris et renvoyé aux pénitenciers, il a bien des chances toutefois pour échapper.

Un surveillant lui crie :
— Tu nous reviendras bientôt, graine de bague !

Rodolphe sourit.
Il sait, lui, qu'il ne reviendra jamais, puisque, comme suprême ressource, il aura toujours la mort.

Mais cette nuit l'a épuisé.
Il sort du fleuve, avance vers les bois sombres qui rendent la rive hollandaise en tout pareille à la rive française.

Et là, au pied d'un cèdre gigantesque, brusquement, anéanti, il s'endort d'un sommeil lourd...

Le soleil déclinait lorsqu'il se réveilla.
Il avait très faim. Il grignota un morceau de biscuit. C'était tout ce qui restait de ses provisions dans une boîte de conserve. Les autres boîtes avaient roulé en bloc, au fond du Maroni.

Il n'osa pas assouvir sa faim. Combien de jours allait-il rester sans rencontrer d'habitation ? Il fallait garder quelques ressources.

Il profita de la fraîcheur de la soirée pour s'éloigner.

Les cartes des forçats ne portaient de renseignements que sur les forêts de la rive française.

Le hasard seul le guidait.

Et il s'avança dans l'inconnu, dans le pays terrible, pays de la fièvre, de la faim et de la soif, pays de la folie et de la mort...

Mais pays de délivrance peut-être !... Deux jours se passent.

Il a épuisé le peu qui lui reste de ses provisions, quelques miettes de biscuit sauvées du fleuve.

Il a vécu de plantes, de racines, renseigné par les notes qui lui viennent des forçats sur tous les végétaux qui peuvent le nourrir un moment.

De fruits sauvages, il n'y en a pas, en Guyane.

Le troisième jour, à demi mourant de faim, il a eu la chance de rencontrer une tortue de terre au pied d'un simarouba.

Il l'a dévorée crue.

Il put aller ainsi deux jours.

Où est-il ? Il ne sait. Nul sentier. Nulle route.

Il est perdu dans l'immensité de la forêt infinie.

* Voir l'Œil de la Police n° 22.

L'air manque. C'est le pays de la fièvre et des miasmes. En bas, c'est la mort. La vie s'est réfugiée sur les hauteurs, dans la sombre verdure des cimes des arbres. Et c'est là vraiment qu'est la vie, car les singes y hurlent, gambadent, livrent des courses sans fin, s'y amusent à des bousculades, à des querelles criardes... C'est de là que descendent, sur la morne solitude de la nuit qui s'étend éternellement par-dessous, les cris, les appels, les chants de milliers d'oiseaux, aux plumages étincelants.

Et ce fut là que Rodolphe tomba un soir...

Il n'avait pas mangé depuis deux jours...

Il était en haillons, grelottait la fièvre, exténué, à bout de forces...

Ce qu'il avait souffert était effroyable.

Son énergie morale ne l'avait pas abandonné, mais maintenant c'était fini. Ses pieds meurtris, ensanglantés, nus, ne le portaient plus... Il avait eu des moments de folie dans ces abominables tortures de la faim et de la soif... Il avait mâché des feuilles, mâché du bois, essayé de se nourrir d'animaux immondes...

C'était fini. Il ne pouvait plus. La mort allait le prendre.

Il s'appuya le dos contre un cèdre, croisa les mains, pencha la tête sur sa poitrine et ferma les yeux...

Son immobilité devint si profonde qu'on eût dit que la fin était venue.

Au bout de quelques minutes, pourtant, des crispations passèrent dans ses doigts qui s'agitèrent comme sous un courant nerveux.

En même temps, de ses lèvres tuméfiées et sanglantes sortirent des plaintes.

La mort, qui s'avancait, se faisait précéder de cauchemars.

Hélas ! il n'avait pu montrer son dévouement, sa vie s'en allait, n'était plus qu'un souffle, ses mains ne remuaient plus. Les lèvres ne s'agitèrent plus. Rodolphe avait perdu connaissance. Et déjà sur ce visage si beau, malgré la souffrance et la fatigue, malgré la fièvre, resté beau malgré les horreurs du bague, déjà un grand calme se répandait, le calme religieux du repos infini...

XIII

LE 20 AOUT, A LA FALOTIÈRE.

Un soir du mois de juillet de cette même année, par une pluie d'orage qui dévalait en torrents boueux de tous les sentiers de la montagne, deux hommes trempés jusqu'aux os, venaient de se réfugier sous les roches qui surplombaient le cours grossi de la Loue, en face du château de la Falotière.

Ces deux hommes étaient Devalaine et Montaubry.

Ils avaient débarqué en Angleterre deux jours auparavant. Deux jours après ils se trouvaient en France, et, par de longs et prudents détours par la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne et la Suisse, ils étaient arrivés jusqu'à la frontière de France, au département du Doubs.

A la Guyane anglaise, ils avaient fait en sorte de ne pas ébruiter leur évasion. Ils préféraient qu'on les crût morts dans leur tentative hardie. Ils avaient à cela beaucoup d'avantages. A la Banque, où ils savaient qu'on tenait à leur disposition et à celle de Rodolphe une somme qui leur permettrait de regagner leur pays, à la Banque le secret le plus absolu leur fut gardé.

La nouvelle de leur évasion se répandit dans les pénitenciers en même temps que celle de leur mort. L'administration se garda bien de démentir celle-ci. Elle avait trop d'intérêt à laisser croire que l'évasion avait échoué. Les forçats bientôt n'y pensèrent plus. Seul peut-être, Rodolphe, au Maroni, lorsque le bruit arriva jusqu'à la colonie lointaine, seul, Rodolphe ne crut point à cette mort et les envia.

Sous les roches, devant les eaux bouillonnantes de la Loue, les deux exilés attendirent la fin de l'orage.

Ils voulaient entrer à la Falotière sans attirer l'attention.

Ils savaient la marquise toujours vivante. Ils recevaient chez elle l'hospitalité. Elle les cachait, s'arrangerait pour que personne ne soupçonnât leur présence lorsqu'elle apprendrait, surtout, par eux, qu'ils ne venaient point à la Falotière pour échapper aux recherches de la police, mais pour y attendre Rodolphe au jour que lui-même avait fixé comme dernière et suprême limite.

Le 20 août prochain...

Afin de ne point la surprendre, afin qu'elle fût prête à tout événement et qu'il lui fût facile de leur faciliter l'entrée du château, ils lui avaient écrit la veille en la prévenant de leur retour.

Montaubry et Devalaine : l'ami d'enfance et le fiancé de la pauvre Hélène ! Est-ce qu'elle ne les reconnaîtrait pas tout de suite, malgré les années de bague, malgré leurs souffrances, malgré les maladies, malgré tous les terribles changements qui avaient pu modifier leurs traits ?

Ils demandaient l'hospitalité.

Certes, elle la leur donnerait.

Mais pourquoi étaient-ils seuls ?

Comment Rodolphe n'était-il pas avec eux ? Il était donc mort ?

La bonne marquise n'avait depuis

FEUILLETON DE L'ŒIL DE LA POLICE (23).

LEQUEL des TROIS ?

Grand Roman policier inédit
par A.-K. GREEN

CHAPITRE XXVIII
Révélations (suite).

— Je voudrais que ce fait fût généralement connu : mon père n'a jamais su qu'une étrangère avait été ensevelie au Père Lachaise, dans notre caveau de famille. J'avais mes raisons pour ne pas lui apprendre que Mme Hardy vivait toujours. Néanmoins, si je ne regrette nullement le silence que j'ai toujours maintenu à cet égard, il faut bien reconnaître que je dois à cette réserve la fâcheuse position où je me trouve aujourd'hui et l'angoisse d'avoir vu mourir celle que j'aimais si tendrement dans un galetas où je ne logerais pas un chien.

Il n'y a pas à se méprendre aux accents d'une douleur sincère. Le regard sévère qu'avait fixé jusque-là M. Rollin sur ce cri-

* Voir l'Œil de la Police n° 22.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

minel supposé se radoucit sensiblement. Son visage retrouva l'expression de bonhomie qui lui était habituelle. Cependant, il ne trouvait rien à répondre. Le silence devint pénible. Il faut avouer, d'ailleurs, que la situation était embarrassante à plus d'un titre, même pour un homme aussi expérimenté que le vieux policier. Ce que voyant, je me décidai à pénétrer à mon tour dans la chambre et à venir me placer à côté de M. Rollin, à peu près comme l'avait fait Doucet.

Lionel Hardy ne parut pas se préoccuper autrement de ma venue. Il me prit sans doute pour un agent de la sûreté. Un de plus, un de moins, cela ne comptait pas. Mais voyant que les deux autres témoignaient une certaine surprise je me tournai vers M. Rollin, et je lui dis :

— Si vous le permettez, je voudrais dire un mot à M. Hardy.

Celui-ci tressaillit, se tourna vers moi, regarda ma tête nue et mes vêtements trempés avec une certaine curiosité, puis sembla se rappeler vaguement de m'avoir vu quelque part.

Je lui dis aussitôt en m'inclinant :

— Vous vous souvenez peut-être de moi. Je suis M. Maujean. Si vous voulez bien excuser le sans-façon de mon entrée et ma participation aux événements de cette nuit, je serais bien aise de vous offrir mes services en cette occasion critique. Si ma proposition vous agréait, je resterais de garde ici pendant

que vous vous retirerez avec ces messieurs. Je ne permettraï à personne de s'approcher de ce lit. Personne n'entrera même dans la chambre si M. Rollin veut bien mettre un de ses hommes à la porte. Voulez-vous accepter cette offre ? Elle vous est faite de bon cœur.

Il hésita un moment, fixant sur moi des yeux étonnés et perplexes. Puis se tournant pour lancer vers la couchette un regard d'une inexprimable tendresse, il s'écria :

— Vous ne comprenez pas, monsieur, ou vous ne supposeriez pas que je pourrais la quitter, même un instant. Il y a des années que je ne l'ai eue ainsi près de moi. Elle ne peut à présent se lever pour me fuir. Elle ne le désire même pas. C'est pour moi un bonheur que vous ne pouvez apprécier, un bonheur que je ne saurais voir interrompre à peine commencé. Laissez-moi donc, je vous en prie, et revenez quand elle sera dans sa tombe. Vous me trouverez alors prêt à vous recevoir, prêt à expliquer.

— Vous demandez une chose qu'il ne vous est pas possible de vous accorder, interrompit M. Rollin. Si vous ne voulez pas vous voir emmené directement d'ici, vous ne vous refuserez pas certains éclaircissements. Quel rôle cette femme a-t-elle joué dans le drame qui s'est terminé par la mort de M. Hardy ?

— Aucun !

La véhémence avec laquelle il lança ce mot nous fit tous tressaillir. Stupéfait de l'entendre prononcer un mensonge aussi fla-

grant, j'ouvrais instinctivement la bouche pour parler, lorsque M. Rollin me fit un geste imperceptible qui eut pour effet d'arrêter mes paroles sur les lèvres.

— Je m'aperçois, continua le malheureux jeune homme, que les soupçons dont nous sommes l'objet, mes frères et moi, s'étendent à présent jusqu'à ma pauvre femme innocente. C'est plus que je n'en puis supporter. Je vais donc vous faire connaître immédiatement ma lamentable histoire.

Le vieux policier alla fermer la fenêtre.

— Voyez s'il n'y a personne dans le corridor, fit-il prudemment.

Doucet alla aussitôt s'en assurer. Comme il ouvrait la porte, on entendit monter du rez-de-chaussée un bruit confus de cris et d'éclats de rire dominé par la voix aiguë d'une femme qui chantait à tue-tête un refrain à la mode. M. Rollin fit signe à son jeune collègue de refermer la porte, ce qu'il fit aussitôt. Je remarquai que Doucet était resté derrière la porte, mais pour ma part, je ne pus me décider à me montrer aussi discret. Je tenais plus que je ne puis le dire à entendre ce que cet homme, aimé de Geneviève, avait à raconter au sujet de ses relations avec la malheureuse femme qu'il avait épousée.

Il paraissait pressé de commencer.

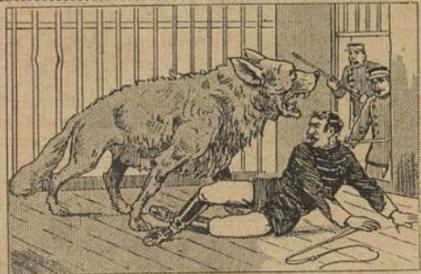
— Il y a eu sept ans le mois dernier, commença-t-il, je fis la connaissance de la jeune fille qui devint, par la suite, Mme Hardy...

— Un instant, je vous prie ! interposa



DE LA POLICE DANS LE MIDI

DEUX ENFANTS FOUROYÉS. — Au cours d'un violent orage qui s'est abattu sur la commune de Chauderolles, deux enfants ont été foudroyés. L'un d'eux a été tué sur le coup. Hts-LOIRE.



MORDU PAR UNE HYÈNE. — Au cours d'une représentation à la ménagerie Alexandre, installée sur la place des arènes, à Nîmes, un compteur du nom de Fernand, âgé de 25 ans, qui faisait travailler une hyène a été mordu cruellement par celle-ci sur diverses parties du corps et n'a dû son salut qu'au personnel de la ménagerie qui, après bien des efforts est arrivé à le soustraire à la fureur du fauve. Mais le malheureux n'en a pas moins été transporté à l'hôpital dans un état alarmant. NIMES.



DRAME DANS UNE PRISON. — Dans notre dernier numéro nous avons annoncé succinctement le drame de la prison d'Albi. Voici comment les choses se sont passées. À l'heure du coucher, deux détenus Bés et Cimorre qui avaient prémédité de s'évader se précipitèrent sur le gardien Mouttet, le renversèrent au moyen d'un croc en jambes et l'assommèrent ensuite à coups de bouteille. Aux cris poussés par la victime, le gardien chef Darat se précipita à son secours mais il tomba aussitôt frappé à la tête. L'alarme donnée, les gendarmes accoururent et réussirent à maîtriser les deux énergumènes qui ont été mis aux fers. Le gardien Mouttet est mort quelques instants après, quant au chef Darat ses blessures quoique graves ne mettent pas ses jours en danger. ALBI.



CORRIDA DANS UNE GARE. — Un employé de la gare de Montpellier, Clapier Paul, était occupé à balayer la cour de la grande vitesse tournant le dos à un troupeau de vaches fraîchement débarquées lorsque l'une d'elles le prenant pour un matador fondit sur lui et le jeta par terre. Les « toucheurs » de bestiaux présents vinrent au secours de l'infortuné qu'ils parvinrent à dégager à grand-peine d'entre les pieds de la bête en fureur. MONTPELLIER.

longtemps auprès d'elle, à son service, que deux domestiques, presque aussi vieux qu'elle-même, un homme et une femme, l'homme qui servait de cocher et de jardinier, la femme qui était tout à la fois, femme de chambre et cuisinière.

Ils étaient depuis leur jeunesse au château.

Ils avaient vu naître Rodolphe. Ils l'avaient aimé comme leur enfant. Ils avaient été brisés comme la marquise, par l'affreuse tempête qui jadis s'était abattue sur la Falotière.

Elle pouvait se confier à leur discrétion. Elle était sûre de ces deux braves gens comme elle était sûre d'elle-même.

Elle leur montra la lettre des forçats. Ils fondirent en larmes.

— Assurément, ils n'auront rien à craindre chez nous, dit Saturnin. Personne ne viendra les y chercher, mais à une condition...

— Une condition? dit la marquise, peureuse.

— Oui. Il faut qu'on ne les voie pas entrer ici...

— Comment faire?...

— Je m'en charge... Il n'y a, en somme, à craindre, que les gens de la ferme qui touche au château... Une fois entrés, ni vu, ni connu... En cas de soupçons et de perquisitions, il y a dans nos caves assez de corridors et de trous et de souterrains qui vont vers la Loue pour être sûrs que la fuite serait facile... Quel jour doivent-ils arriver?

— Relisez leur lettre. Ce soir même...

— Oui, ce soir. Il est probable qu'ils attendront la nuit. Je vais les guetter, de la tour du Nord, pendant que Martine les guettera de la tour du Midi. Ils ne pourront pas montrer leur tête à un kilomètre à la ronde sans qu'on les aperçoive...

C'est à ce moment que l'orage éclata. Les deux forçats avaient cherché refuge sous la falaise de la Loue. Lorsque le ciel redevenait calme, ils sortirent de leur retraite. Il faisait encore jour.

Là-bas, sur une crête, se dressait le vieux manoir féodal de la Falotière.

— Il faut attendre que la nuit soit tout à fait venue, dit Montaubry.

Ils redescendirent au bord du torrent que l'orage gonflait.

Mais de la Falotière ils avaient été vus.

Quand la nuit fut tout à fait obscure et qu'ils voulurent se remettre en route, un homme surgit tout à coup devant eux. Ils reculèrent, gardant le silence.

Traqués comme ils pouvaient l'être, ils se défilèrent de tout. Car elle allait être désormais la leur, cette vie de dangers de toute sorte, de pièges dressés et évités d'épouvantes continuelles.

Forçats en rupture de ban, ils auraient le monde entier contre eux.

L'homme démasqua une lanterne sourde, promena la lumière sur le visage des deux exilés, les examina longtemps.

— Oui, je vous reconnais, dit Saturnin d'une voix tremblante... Pourtant vous avez bien changé... Comme vous avez souffert!

Alors ils reconnurent le vieillard à leur tour.

C'était le premier visage ami, depuis tant d'années, la première rencontre qui tout à coup renouait, au présent, tous les chaînons du passé.

Devalaine demanda :

— La marquise veut-elle nous recevoir?

— Oui. Et vous serez chez nous en sûreté. Personne autre que madame la marquise et que la vieille Martine ma femme, ne saura que vous êtes auprès de nous... C'est moi qui prendrai soin de vous et vous ne manquerez de rien... Suivez-moi!

Ils grimperent vers le château.

Saturnin s'arrêta avant d'arriver à la Falotière. Et la voix hésitante :

— Alors, dit-il, alors, notre jeune et pauvre maître?... Il est donc mort?

— Non! Nous avons été séparés. Nous avons dû fuir sans lui...

— Et nous ne le reverrons jamais?...

— Si, bientôt sans doute...

— Bientôt?

Et la lanterne vacilla dans les mains du brave homme.

— Oui, le 20 août prochain, peut-être... Ils entraient. La porte qui donnait sur les anciens fossés se referma.

Dans la cour une ombre se dressa. La lanterne venait de se rouvrir.

Une femme les regarda passer et joignit les mains en murmurant :

— Oh! les pauvres enfants! les pauvres enfants!

C'était Martine aux aguets.

Une minute après, Saturnin les introduisit au salon. Dans le fond, auprès d'une lampe dont l'abat-jour était baissé pour concentrer la lumière sur un travail de tapisserie, la marquise, les mains inoccupées, la tête penchée, si blanche qu'on eût dit qu'elle était morte, écoutait tous les bruits du dehors, attendant l'arrivée de ceux qui venaient de si loin vers elle.

Lorsque Saturnin ouvrit la porte, elle releva les yeux.

Elle était trop faible pour se mettre debout.

Et, comme dans un rêve, elle vit deux hommes se précipiter à ses genoux, lui saisir les mains, y appuyer convulsivement leurs lèvres.

Et, dans des sanglots, elle entendit seulement :

— Oh! madame! oh! madame!...

Elle restait là, froide, inerte, sans souffle presque. Cette émotion était trop forte et pouvait la tuer. Elle appuya faiblement ses mains contre leurs lèvres et renversa la tête sur le dossier de son fauteuil.

Un souffle qu'ils entendirent :

— Et lui? Et mon Rodolphe?

— Bientôt, madame, bientôt...

— Vous ne me trompez pas?

— Non, madame, nous vous dirons tout...

Cela parut lui rendre des forces. Son visage reprit de l'animation. Un peu de vie revint aux yeux, aux yeux si beaux, si longs et si doux, les yeux de la victime d'autrefois, les yeux d'Hélène.

Elle se tourna vers le vieux Saturnin :

— Relève l'abat-jour... apporte d'autres lampes... je veux les voir...

Et, quand le salon fut brillamment éclairé, elle les contempla à travers ses larmes.

Bien que depuis six semaines ils eussent vécu de la vie de tout le monde, leurs traits amaigris, émaciés, leur teint de souffrances, bronzés par les soleils

mortels, rappelaient le bague et ses angoisses.

Leurs cheveux étaient complètement blancs.

On eût dit deux vieillards.

La marquise murmura, le cœur gonflé de pitié :

— Vraiment, c'est trop expier l'erreur d'un jour!

Ils étaient restés à genoux.

— Venez, mes enfants, venez près de moi. Racontez-moi votre vie, vos souffrances, la vie et les souffrances de Rodolphe... vos lettres étaient si rares... et plus!

depuis si longtemps je n'en recevais

Ils lui firent le récit qu'elle demandait. Ils passèrent ainsi une partie de la nuit.

Le jour vint. Ils avaient causé toute la nuit. Alors, ils se séparèrent pour prendre du repos.

Ce fut ainsi qu'ils vécurent durant le mois de juillet et le mois d'août.

Personne ne soupçonna qu'il y avait à la Falotière deux habitants de plus.

Mais chaque jour qui s'écoulait, chaque jour qui les rapprochait de la date fixée par Rodolphe lui-même, augmentait leurs angoisses.

Tout d'abord, ils en avaient parlé.

Maintenant, ils évitaient toute allusion à ce sujet.

Soudain, un jour, un espoir immense.

Une correspondance de Cayenne, arrivée par le dernier courrier, signalait l'évasion de Rodolphe!...

Où, mais l'évasion, c'était chose aisée! Rodolphe était-il mort?

Tous les matins la venue du facteur était guettée avec une impatience malade.

Mais les lettres qu'il déposait ne faisaient pas mention de Rodolphe.

Et c'est ainsi qu'ils arrivèrent au 20 août.

Anxieusement, au matin de cette journée décisive, ils se serrèrent les mains.

— Il est mort!... dit Montaubry...

— Oui... tout le fait prévoir. Il a réussi à s'évader, mais il aura péri en Guyane hollandaise, perdu dans le désert des forêts impraticables.

— Pauvre ami!

Et leurs yeux s'emplirent de larmes.

Les paroles prononcées jadis par Rodolphe sur le pont de la goélette leur revinrent à l'esprit. Le serment échangé était formel.

Ils n'attendraient pas plus longtemps que le 20 août.

Celui des Trois qui, ce jour-là, ne serait pas à la Falotière, celui-là devait être considéré comme étant mort...

Celui-là était mort! Les autres ne devaient pas tarder à accomplir, s'il le fallait, la mission de réparation à laquelle ils avaient voué les efforts de toute leur vie.

Et le lendemain Devalaine et Montaubry quitteraient le château.

Déjà, ils avaient interrogé la marquise sur la fille de Denis Valerand, leur victime, sur l'enfant aux grands yeux, vêtue de deuil, devant laquelle ils s'étaient agenouillés, à laquelle ils avaient demandé pardon, et qui n'avait point pardonné.

Qu'était-elle devenue, la gentille Henriette, celle-là dont Valerand leur disait, quelques secondes avant les trois coups de fusil qui allaient lui trouer la poi-

M. Rollin. Il y a une chose que je voudrais savoir avant tout.

Il s'avança jusqu'à la couchette si jalousement gardée par Lionel, et posa la main sur la couverture.

— Permettez, fit-il d'un ton qui n'admettait pas de refus, et il découvrit la morte d'un geste ferme et doux à la fois. Après l'avoir longuement regardée il ajouta :

— Comment se fait-il que cette femme — pardon, monsieur — que Mme Hardy soit venue à mourir subitement?

Réprimant le premier mouvement d'indignation et de colère qui s'était emparé de lui en voyant le policier s'approcher du lit de mort de sa femme, Lionel parut comprendre qu'après tout le vieillard ne faisait que son devoir. Il répondit avec une résignation touchante :

— Je vous aurais parlé d'elle en temps et lieu. Elle est morte de froid, comme il sera facile de vous en assurer. Chassée de chez la mère Lepic par une terreur qu'elle n'aurait probablement pas pu expliquer elle-même, elle a erré dans les rues pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, ne mangeant qu'à de rares intervalles, couchant dans des chantiers déserts, de sorte que ses vêtements trempés n'ont jamais dû sécher. Ils sont encore tout mouillés à l'heure qu'il est. Enfin, triste épave, elle est venue échouer ici, dans cette chambrette où elle avait jadis trouvé un abri contre un violent orage.

Il y avait un docteur auprès d'elle lorsque je suis arrivé, poursuivit-il rapidement après une légère pause. Allez le trouver, il vous confirmera ce que je viens de vous dire. Mais tous les docteurs du monde auraient été impuissants à la sauver. J'ai obtenu qu'il la laissât seule avec moi ; elle est morte dans mes bras. Voulez-vous que je vous dise pourquoi il me semble qu'en la perdant, j'ai tout perdu?

— Nous vous écoutons, répondit M. Rollin, en rabattant doucement la couverture sur le visage de la morte.

La voix de Lionel Hardy se fit plus profonde :

— J'ai jamais cette femme. Nous étions très jeunes tous les deux lorsque nous nous vîmes pour la première fois. Ses yeux étincelants d'espièglerie, ses lèvres fines et moqueuses n'étaient pas défigurés en ce temps-là par ces plis profonds que la souffrance et les privations y ont imprimés. Quoiqu'il y ait des femmes plus belles, jamais dans aucune d'elles je n'ai trouvé cet inexprimable attrait — elle avait un charme exquis par lequel je fus aussitôt subjugué. Il m'est difficile de vous expliquer cela. Tout ce que je puis vous dire c'est que je n'ai commencé à vivre qu'à partir du jour où je l'ai connue, c'est que je ne vis plus depuis qu'elle est morte, il y a une demi-heure.

Je l'épousai, malgré la répugnance avec laquelle ma famille envisageait cette union.

oiseau d'air et de lumière, je l'emprisonnai dans l'atmosphère étroite d'un intérieur bourgeois. Pour prix de cette noble générosité, j'obtins d'elle un serment inviolable. Jamais, sous aucun prétexte, même si je venais à mourir avant elle, elle ne devait retourner sur les planches. Pauvre petite! Elle a tenu sa promesse ; elle l'a tenue malgré la faim ; elle l'a tenue alors que sa fatale passion pour la morphine ne trouvait pas à se satisfaire et qu'elle eût pu se procurer facilement la drogue si ardemment désirée, en échange de quelques roulades de sa voix merveilleuse. Mais je m'étais mépris sur sa nature. Elle avait un tempérament d'artiste, avide d'applaudissements et de liberté. Jamais aucun homme n'aurait pu remplir son cœur comme elle remplissait le mien.

Mon père n'a jamais su comprendre le caractère d'Anita. Lorsqu'il la surprit, posant devant les grandes glaces du salon, ou qu'il entendait retentir, à l'étage supérieur, l'écho lointain de cette voix dont les accents tragiques avaient le don de m'émouvoir jusqu'aux larmes, il manifestait si ouvertement son déplaisir, que la pauvre enfant se hâta d'aller pleurer dans sa chambre où elle ne tardait pas à chercher et à trouver l'oubli de sa peine au moyen d'une piqûre de morphine.

Elle avait pris cette funeste habitude avant de faire ma connaissance, mais ce détail ne m'avait pas été révélé. Lorsque je découvris le terrible danger qui menaçait mon bonheur,

je consacrai tout mon temps, mes forces, mon énergie à chercher par tous les moyens en mon pouvoir à la guérir de cette funeste habitude. Mes efforts n'eurent qu'un succès relatif. Elle ne comprenait pas le mal qu'elle se faisait, se riait de ce qu'elle appelait mes sinistres prédictions! Trompant ma vigilance, elle devint de plus en plus l'esclave de cette drogue que je n'arrivais pas à l'empêcher de se procurer. Il ne me resta qu'à redoubler de précautions pour que cette honte restât ignorée de mon père et de mes frères.

Cependant mon père tenait absolument à ce qu'Anita remplît tous les devoirs d'une bonne maîtresse de maison. Fier de la considération générale dont jouissait notre famille et précisément parce qu'il craignait les commentaires qui devaient avoir cours parmi nos amis et connaissances au sujet de ce qu'il appelait mon funeste mariage, il chercha d'abord à faire accepter sa bru en la montrant partout avec nous. Ce ne fut pendant tout l'hiver qu'une suite ininterrompue de dîners, de bals et de réceptions, sans parler des courses et de l'Opéra. Cette tactique fut, dans une certaine mesure, couronnée de succès, d'autant plus que ces nombreuses distractions, ces plaisirs variés, eurent d'abord l'effet de retarder la chute d'Anita.

Mais tout s'use en ce monde. Le charme de la nouveauté fit bientôt place à la lassitude, à l'ennui. Alors le mal fit des progrès d'autant plus rapides qu'il avait été, un instant, en-

trine : « J'ai une fille... j'ai pas voulu la garder près de moi pour pas qu'elle se dégoûte de son père quand il a bu... Si vous avez des remords, un jour, n'oubliez pas ma fille, mon Henriette!... »

— Elle est malheureuse, avait répondu la marquise.

— Nous lui rendrons son bonheur perdu...

Cette journée du 20 août, s'écoula lourde et lugubre... La marquise resta auprès d'eux... Ils ne parlaient pas...

Le soir vint. La nuit tomba. Pendant toute cette journée cruelle, bien que cependant ils n'eussent conservé aucune espérance, personne ne songea à manger.

La marquise pria.

Lentement la soirée se passa.

Dix heures sonnèrent... onze heures... minuit sonna...

La journée du 20 août n'était plus...

Et Rodolphe n'était pas arrivé...

Ils étouffèrent un soupir.

Montaubry répéta le mot cent fois dit depuis quelques jours :

— Il est mort!

La vieille marquise sortit du salon. Elle se traînait. Ce dernier coup l'achevait.

Elle revint presque aussitôt. Elle avait un livre à la main.

Elle s'agenouilla devant un prie-Dieu et murmura :

— Mes pauvres enfants, récitons pour lui les prières des morts!

Elle ouvrit son livre et des voix tremblantes s'élevèrent dans le salon. La marquise disait :

« De profundis clamavi ad te, Domine... Domine exaudi vocem meam.

Et pieusement, songeant à celui qui était mort misérablement, de tous abandonné, ils disaient :

« Fiant aures tuæ intendentes... in vocem deprecationis meæ. »

Jusqu'au dernier verset, ils récitèrent ainsi le psaume des morts...

« Depuis le point du jour jusqu'à la nuit, espère en Dieu, ô Israël. »

Et tout à coup, ils s'arrêtèrent...

Les deux hommes qui s'étaient mis à genoux, se relevèrent brusquement.

Le livre des prières funèbres tomba des mains de la marquise...

Et une exclamation s'échappa de leurs lèvres...

On venait de sonner à la porte de l'ancien pont-levis du château...

Saturnin et Martine entrèrent...

Sur leur visage, de l'épouvante... de l'angoisse...

L'attente, pour tous, d'un grand malheur ou d'une grande joie...

— Madame la marquise a entendu...

— Oui...

— C'est lui, peut-être... ou bien... ou bien... murmura Saturnin.

Il n'osait achever.

La même pensée leur était venue...

Était-ce lui? Ou n'était-ce pas la justice, informée de la présence des deux bannis et qui, soudain, venait, malgré la nuit, perquisitionner?...

Était-ce Rodolphe, enfin, ou bien était-ce de nouveau le bague?

Montaubry et Devalaine se regardèrent. Ils étaient résignés.

Un second coup de sonnette retentit... assez long... suivi de deux autres coups

plus brefs... La marquise était debout, tremblante...

Et les mains tendues vers les fenêtres ouvertes :

— C'est lui!... C'est ainsi qu'il avait l'habitude de s'annoncer, autrefois, lorsqu'il revenait de la chasse ou de voyage... Oh! mes enfants, ne vous effrayez pas et croyez-en mon cœur, c'est lui... c'est lui!...

Déjà Saturnin était dehors. On entendit le bruit de ses pas sur le pavé de la cour, le grincement de la lourde porte qui s'ouvrait, un cri étouffé, des sanglots, une course précipitée... l'irruption d'un étranger dans le salon.

Eux, debout, cloués sur place par une trop grande émotion, n'avaient pas bougé, ne respiraient plus, ne vivaient plus, traversant une minute mortelle.

Et Rodolphe, calme et souriant, apparut, disant :

— Bonsoir, tante... bonsoir, mes frères...

— Rodolphe! dit la marquise.

Et elle s'évanouit.

Les deux forçats, plus forts, le regrettant dans leurs bras. Et toute l'ardente affection qui liait les Briseurs de chaînes passa dans une étreinte passionnée.

La marquise reprit connaissance. Un frémissement agita tout son corps débile. Rodolphe l'emporta dans un fauteuil et se mit à ses genoux.

Alors, ce furent des questions fiévreuses, entremêlées de caresses et de baisers.

Rodolphe expliqua son silence. Recueilli mourant par des colons hollandais, il avait su les intéresser à son sort.

Mais, craignant d'être poursuivi, aimant mieux que l'on crût à sa mort, il avait recommandé partout de se taire. Longtemps malade, il avait pu, enfin, gagner la Guyane anglaise, d'où il s'était embarqué pour Londres...

La nuit se passa ainsi...

Le lendemain, Rodolphe disait :

— Nous partirons la nuit prochaine... séparément... Nous nous retrouverons à Paris; nous avons souffert et nous avons payé notre crime... Maintenant, le devoir commence...

C'était le jour où Cassoulet venait de donner à Diane l'adresse d'Henriette et de Sabine, découvertes au Havre.

— Le jour où Diane avait dit :

— Eloigne-les pour toujours, sans espoir de revoir jamais la France!

Et Cassoulet, aussitôt, était reparti, pour obéir, prêt à les tuer, s'il avait fallu!

XIV

LA PREMIÈRE BATAILLE.

Henriette s'était réfugiée dans un hameau de quelques maisons, près du Havre, en contrebas de la falaise de Dolmar, dont le hameau portait le nom.

C'était là qu'elle vivait avec sa fille, depuis l'enlèvement.

Elle avait changé son nom et se faisait appeler Marie Senéchal.

Elle s'était donnée comme veuve et tout de suite, ne pouvant plus compter et ne le voulant plus, sur la pension que son mari lui avait envoyée depuis son divorce, elle avait cherché de l'ouvrage dans les magasins du Havre.

Sa douce et jolie figure triste inspirait

la sympathie à tous ceux qui la voyaient.

En outre, elle n'avait rien perdu de son adresse d'autrefois, quand, rue de la Paix et rue Saint-Louis-en-l'Île elle travaillait la couture et la dentelle. Pendant les années de bonheur et de calme, elle avait occupé ses journées de telle sorte que souvent Claude disait en riant :

« Mais repose-toi. Tu n'es pas à tes pièces... » Elle trouva vite de l'ouvrage, autant qu'elle pouvait en faire, et put ainsi gagner jusqu'à trois francs par jour.

Elle avait loué une toute petite maison d'un rez-de-chaussée, avec une courlette plantée de lilas et de groseilliers.

La location était de cent cinquante francs par an.

Mais comme elle et sa fille étaient dénuées de tout, sans vêtements et sans linge, en dehors de ce qu'elles portaient sur elles, il leur fallait faire les plus strictes économies pour se remonter et se donner le nécessaire avant les premiers froids de l'automne.

C'est ainsi qu'Henriette avait arrangé sa vie.

Certes, celle-ci était encore traversée de bien des inquiétudes. Malgré l'adresse qu'elle avait mise à s'emparer de Sabine, malgré l'étonnante rapidité avec laquelle le coup avait réussi, elle devait veiller à ce qu'aucune imprudence ne la trahit. Elle avait bien songé à quitter la France, à s'en aller en Angleterre, par exemple, où Claude n'eût jamais pu venir lui reprendre sa fille, mais l'exil l'avait effrayée d'abord, puis l'argent lui manquait. Et à l'étranger, que ferait-elle, aux prises avec la misère, ayant Sabine à nourrir?

— L'exil comme dernière ressource... se disait-elle.

Et elle vivait là, heureuse, autant que le bonheur lui était permis. Elle n'allait au Havre que pour reporter et chercher de l'ouvrage, et le dimanche, comme les autres jours, elle travaillait. Seulement, le soir elle prenait Sabine par la main, et toutes deux montaient vers la falaise, où le génie militaire faisait construire un fort à cette époque. Et là, assises dans l'herbe, elles restaient des heures en face de la mer. Tantôt elles gardaient le silence, accablées malgré elles par tous leurs souvenirs pénibles. Tantôt pour y échapper, elles causaient, à voix basse. Et la mère essayait de distraire l'enfant, dont la pensée s'élevait vers le père, qu'elle ne verrait peut-être plus... et dont les yeux, souvent, s'emplissaient de larmes...

— Ne pleure pas, chérie, ne pleure pas... je suis victime d'une perfidie infâme... mais il n'est pas possible qu'un jour ton père n'apprenne pas la vérité... Et alors, il reviendra à moi... il chassera d'auprès de lui celle d'où vient tout le mal... ne pleure pas, mon enfant, pour lui, pour toi, pour moi, reviendra le bonheur...

L'enfant cachait sa jolie tête éplorée sur l'épaule maternelle. Henriette sentait encore contre elle un soubresaut des sanglots. Puis Sabine finissait par se calmer.

Parfois, une lettre de Blanche-et-Rose arrivait... donnant des nouvelles...

(Lire la suite au prochain numéro.)



DE LA POLICE
DANS LE SUD-OUEST



MYSTÉRIEUSE TENTATIVE D'ASSASSINAT. — A Monséur, un boulanger M. Flayac et son épouse, réveillés la nuit par des coups frappés à leur porte se mirent à leur fenêtre et aperçurent un individu qui tira aussitôt sur eux deux coups de revolver presque à bout portant.

Blessé à un bras M. Flayac s'élança à la poursuite de son agresseur avec une canne à la main. Mais le fuyard se retournant déchargé à trois reprises son revolver dans la poitrine de son poursuivant qui dut s'arrêter épuisé par la perte de son sang. Le parquet de la Réole s'est transporté sur les lieux. **GIRONDE.**



CURE VIOLENT. — M. Manjonné, curé-doyen de Bagnères-de-Luchon, se rendait à l'église en passant par les allées d'Étigny; il crut entendre deux gamins de 6 ans assis sur un banc prononcer un mot malsonnant à son adresse. Le prêtre irrité s'approcha des bambins et frappa l'un d'eux, le jeune Lafont avec sa canne. Le père assis non loin de là accourut suivi du frère aîné, âgé de 21 ans qui frappa le curé d'un coup de poing. Ce dernier se croyant en cas de légitime défense arma sa canne à lance et en porta un coup droit au jeune homme qui tomba comme une masse, atteint dans la région abdominale. **BAGNERES DE LUCHON.**



DRAME DE LA FOLIE. — L'esprit quelque peu dérangé par ses déboires conjugaux, un brave horloger de la rue du Loup, Auguste Forcard, qui vivait avec sa fille Henriette, âgée de 17 ans, dont un jugement de divorce lui avait donné la garde, pris d'un accès de folie furieuse entra dans la chambre de sa fille et armé d'un marteau lui en porta une dizaine de coups sur la tête. Affolée, elle appela au secours. A la vue des voisins, le dément enjamba l'appui de la fenêtre et alla se blottir dans une crémerie où il tenta de se tuer avec un couteau. Mais on put le maîtriser à temps. **BORDEAUX.**

rayé. Un jour Anita parut à table dans un état où nul ne l'avait jamais vue à part moi. Nous avions du monde à dîner. A partir de ce jour, mon père ne releva plus la tête. Quant à Mme Hardy, elle s'enferma la plupart du temps dans sa chambre, ne voulant voir personne, pas même sa petite Claire, encore aux bras de sa nourrice, pas même moi.

Enfin, l'inévitable catastrophe se produisit. Le jour vint où ma femme me quitta. Un billet laconique, déposé sur la table de notre petit salon au deuxième étage de l'hôtel, me disait qu'elle avait fait de son mieux pour s'habituer à la vie bourgeoise, mais qu'elle n'y tenait plus, qu'elle étouffait faute d'air et de liberté. Elle me pria de ne pas me mettre à sa recherche, car elle ne consentirait jamais à revenir.

Je ne songeai qu'aux dangers et aux privations auxquels elle serait exposée loin de moi. Sans m'ouvrir à personne du malheur qui me frappait je quittai l'hôtel, ostensiblement pour faire avec ma femme un tour dans le midi, en réalité pour battre tout Paris afin de retrouver la fugitive. Je fus dix jours avant de la rejoindre, dans un appartement meublé tenu par des gens modestes mais convenables. Elle était à bout de ressources, et je la trouvai plongée dans ce sommeil léthargique qui caractérise l'abus de la morphine.

Bien des hommes auraient, à cette vue, senti s'envoler leur amour. Ils auraient renoncé

à lutter. Mais je ne suis pas de ceux-là. Assis au chevet de ma femme, le cœur brisé de douleur attendant son réveil, je me promis, de ne jamais l'abandonner, de redoubler d'efforts, de patience, pour l'arracher au sort qui l'attendait, inexorable.

Je ne savais pas à quoi je m'engageais. Lorsque enfin elle se réveilla, Anita se montra reconnaissante de ma venue. Elle consentit volontiers à revenir auprès de son enfant. Deux mois après elle repartit, et cette fois je ne la retrouvai pas aussi facilement. Quand j'y réussis enfin, elle était tombée si bas, moralement et physiquement, qu'il ne pouvait être question pour moi de la ramener à la maison. Je la fis soigner dans une maison de santé, me fiant à la discrétion professionnelle du docteur et de ses gardes pour que personne ne connût jamais la nature de son mal, ni la funeste passion qui l'avait mise en ce triste état.

Il faut vous dire que jusqu'ici on ne se doutait nullement, chez moi, du sens véritable de nos subites absences. Mon père, comme les autres, nous croyait en voyage. Je ne sais comment cela se fit, mais Anita n'était pas sortie depuis huit jours de la maison de santé, que je m'aperçus aux regards que fixaient sur moi mes connaissances, qu'une indiscretion avait été commise et que mon secret n'en était plus un.

J'étais donc, en quelque sorte, prévenu de ce qui m'attendait lorsqu'un matin mon père

me fit prier de descendre dans son cabinet. Je vis, dès mon entrée, que mon père savait tout et qu'une entrevue orageuse allait en résulter.

C'est alors que j'eus lieu de regretter que la situation de fortune de mon père m'eût permis de me dispenser d'embrasser une carrière, de me faire une situation indépendante. J'aurais pu, dans ce cas, lui montrer ouvertement que j'étais décidé, coûte que coûte, à ne pas me séparer de ma femme. Je n'ai jamais été le préféré de mon père, mais une pareille résolution, fermement annoncée, m'eût probablement valu son respect, tandis que j'étais obligé maintenant d'user de diplomatie, de contenir le ressentiment que me causait l'injustice, la violence de ses paroles.

Il est bon, me dit-il en terminant, que je sache enfin à quoi m'en tenir sur la honte dont cette femme a éclaboussé ton nom et le mien. Voici mon dernier mot : qu'elle sorte d'ici, la maison n'est pas assez grande pour nous abriter tous les deux. Seul, tu seras toujours le bienvenu, et tu peux disposer de ma bourse pour faire face aux frais qu'entraînera ton nouveau genre de vie. Je ne veux rien te faire faire qui soit contraire à ta conscience. Puisque tu ne veux pas entendre parler d'une séparation, ce que tu as de mieux à faire c'est d'aller vivre à l'étranger, en tout cas de quitter Paris.

J'aurais volontiers suivi immédiatement ce conseil, mais l'état de santé d'Anita exigeait

des précautions. Il fut entendu qu'elle resterait encore huit jours à la maison, à condition de ne pas quitter la chambre. Pendant ce temps, j'irais faire une cure au Mont Dore où ma femme me rejoindrait, pour nous rendre ensuite dans le midi.

Le rapide qu'elle devait prendre ne s'arrêta qu'à Lyon, d'où Anita reviendrait à Saint-Germain au Mont d'Or pour y prendre le train de Clermont. Dans mon impatience de la revoir plus tôt, j'étais venu moi-même à sa rencontre jusqu'à Saint-Germain, et c'est ainsi que je me trouvai dans cette gare au moment de l'accident où Mme Hardy avait trouvé la mort. Je fus témoin de la fausse manœuvre qui eut pour effet de détacher deux wagons d'un train qui se garait pour laisser passer le rapide. Tout de suite je compris le danger, et en voyant les efforts infructueux faits par le garde-frein pour rattachier les wagons en marche au reste du train, je faillis perdre l'esprit. Une seule pensée m'obsédait. Il fallait à tout prix que la voie fût libre, et cela dans quelques instants, si je ne voulais pas voir périr sous mes yeux ma femme adorée. En sautant sur le marche-pied d'un des wagons, au moment où il passait devant moi, je fus assez heureux pour pouvoir aider le garde-frein à accomplir sa tâche difficile.

(Lire la suite au prochain numéro.)

(Traduit par J. HEYWOOD.)

MARTIN-NUMA

LE PLUS GRAND DÉTECTIVE DU MONDE
SUITE

ROMAN INÉDIT par LÉON SAZIE (Auteur du "Pouce")

CHAPITRE XXXIII

PRIS PAR LA PATTE (suite).

Ce qui n'inquiétait nullement Prosper, d'autant moins qu'avant l'arrivée de Martin-Numa, la chambre était plongée dans une demi-obscurité qui ne lui permettait pas d'être impressionné par la figure épouvantable de son prisonnier, car les éclairs que lancent les yeux sont surtout visibles dans les nuits des romanciers, mais peu perceptibles vraiment dans la réalité.

Martin-Numa, ayant donc mis le groupe terrible dans le rayon de lumière, le regarda.

Il examina la façon dont Prosper s'y était pris, en parfait connaisseur.

— Bien ! — fit-il, alors — c'est bien. Il me confia la lampe à acétylène et se pencha sur le prisonnier.

Il lui saisit un poignet qu'il lia avec une chaînette d'acier. Puis il le joignit à l'autre poignet très fortement, et en fit autant aux pieds et il relia les pieds aux mains.

L'homme était plié en deux.

Alors il lui passa une sorte de mentonnière en cuir qui enserra fortement son menton ; cette mentonnière s'attachait par deux brides au dessus de la tête.

Elle remplaçait le meilleur des baillons, car un baillon qui entre dans la bouche n'empêche pas de hurler, pousser des cris... le baillon qui ferme la bouche peut étouffer... Celui-ci laissait libre la respiration, mais ne permettait de proférer aucun son, sauf nasal... ce qui n'était pas grave.

Toute cette opération s'effectuait dans le plus grand silence et avait vraiment quelque chose de sinistre.

Alors nous passâmes à nouveau dans la chambre de Martin-Numa.

Secondé par Prosper il attacha et baillonna de même son prisonnier.

Puis il le traîna comme un colis dans le cabinet qui m'avait servi de refuge pendant la première partie du drame.

Le second prisonnier y fut traîné de même par Prosper.

Les deux hommes furent dos à dos liés l'un à l'autre et mis dans l'impossibilité absolue de faire un mouvement, de se dégager.

— Sur eux on ferma la porte.

— Maintenant aux autres ! — fit Martin-Numa.

CHAPITRE XXXIV

LE COUP DES GENDARMES.

Cette fois je devais non suivre le roi des détectives et son second, mais voir seulement comment ils allaient opérer, et remplir l'office de guetteur pour les renseigner.

Je devais descendre dans la cour, passer dans l'écurie, et me poster sur le toit de l'écurie.

Là m'aplatissant autant que possible voir ce qui se passerait sur la route, et ne pas perdre de vue ce que feraient les deux veilleurs.

Pendant ce temps Martin-Numa et Prosper partiraient par le fond du petit jardin, feraient le tour de la propriété, et regagneraient la route l'un par la droite, l'autre par la gauche.

De cette façon ils boucheraient le passage d'un côté ou de l'autre aux malfaiteurs et les empêcheraient de fuir, car comme la première fois ils étaient venus à bicyclette.

Avec des précautions infinies, je parvins à sortir de la maison sans éveiller l'attention de l'homme qui faisait le guet devant la porte, et que je pus apercevoir en me glissant entre les massifs du jardin.

Je passais dans la petite cour devant l'écurie.

* Voir l'Œil de la Police n° 22.

Tous droits de traduction, reproduction et mise à la scène réservés.

Fort heureusement le chien me connaissait, et ne donna pas de la voix en me voyant.

J'appliquai une échelle au rebord du toit et je me hissai sur les briques.

Là à plat ventre, je parvins jusqu'au bord qui surplombait la route.

En bas, appuyées contre le mur, se trouvaient les deux bicyclettes des mal-

Cependant je restais à mon poste, très anxieux très pris par tout ce drame, et pour rien au monde je n'aurais cédé ma place.

Tout à coup l'homme qui veillait en avant se mit à courir tenant son vélo par le guidon.

Il vint à celui qui guettait à la porte de la villa... à quelques mètres au des-

silhouette spéciale et caractéristique je reconnus deux gendarmes.

Le compagnon une seconde fois lança son coup de sifflet.

N'obtenant pas la réponse qu'il espérait sans doute et devant le rassurer... il entra dans le jardin... et de toutes ses forces il siffla, mais d'une autre façon, emplissant la villa de son sifflet strident.

C'était le signal convenu pour avertir les camarades du danger.

Puis il revint à son compagnon.

Celui-ci le voyant revenir, n'attendit pas davantage.

Il sauta en selle et fila de toute la vitesse de ses jarrets.

L'autre ne tarda pas à en faire autant.

Mais les gendarmes d'abord surpris accouraient au galop, ayant maintenant acquis la certitude qu'ils venaient, sans s'y attendre, de troubler des malfaiteurs dans leur besogne criminelle.

Les premiers coups de sifflet des bandits étaient pour demander aux gendarmes qui arrivaient s'ils étaient de vrais ou de pseudo auxiliaires de la loi.

Les malfaiteurs en effet pouvaient croire que leurs chefs ayant appris qu'un danger tout à coup s'annonçait ou ayant cru bon de prêter main morte à leurs hommes, pouvaient croire, dis-je, que leurs chefs, venaient à eux sous ce déguisement.

Car la présence de gendarmes à cette heure par ce temps paraissait plutôt anormale. On nous en donna la raison plus tard.

Mais n'ayant pas entendu la réponse à leur sifflet qui leur annonçait l'arrivée non d'ennemis, mais de compagnons, les bandits pressentant le danger pensèrent à fuir et à donner l'alarme à ceux qui se trouvaient dans la villa, en train croyaient-ils de débarrasser le monde criminel du terrible roi des Détectives, de son second Prosper, et de leur historiographe Courville !...

... Mais de mon côté... ou plutôt sur mon toit... voyant les bandits fuir, et pensant que Prosper ni Martin-Numa n'arriveraient à temps sur la route pour les suivre il me passa par la tête, cependant joliment rafraîchie sous les averses, de me mettre à leur poursuite, et de voir où ils allaient se réfugier de ce côté.

Il ne me déplaisait pas non plus de me dégourdir un peu, de quitter ce poste d'observation aussi désagréable.

Le toit de l'écurie n'était pas bien haut... Je me suspendis par les mains au rebord du zinc et je me laissai ensuite tomber à terre à deux mètres à peine des bicyclettes appuyées au mur.

Prendre la première qui s'offrit, sauter en selle et filer fut l'affaire de quelques secondes.

Mais les gendarmes m'avaient aperçu. — Cours, Marrollet, — cria l'un deux, le brigadier — cours après... je viens, te rejoindré.

Marrollet s'élança au galop derrière moi... et me donna la chasse.

Moi je me souciais peu de Marrollet... Je m'efforçais de rejoindre les deux malfaiteurs qui avaient sur moi une trop belle avance...

Le brigadier laissa son Marrollet galopper derrière moi, il entra dans le jardin de la villa et se mit à appeler, heurtant de son sabre à la porte du bas...

— Héla... de la maison !... Réveillez-vous mille tonnerres !... Vous n'entendez rien !... Hé la ! Hé la !...

Ce tapage finit par tirer de leur sommeil nos hôtes si aimables, si confiants, qui dormaient si heureusement.

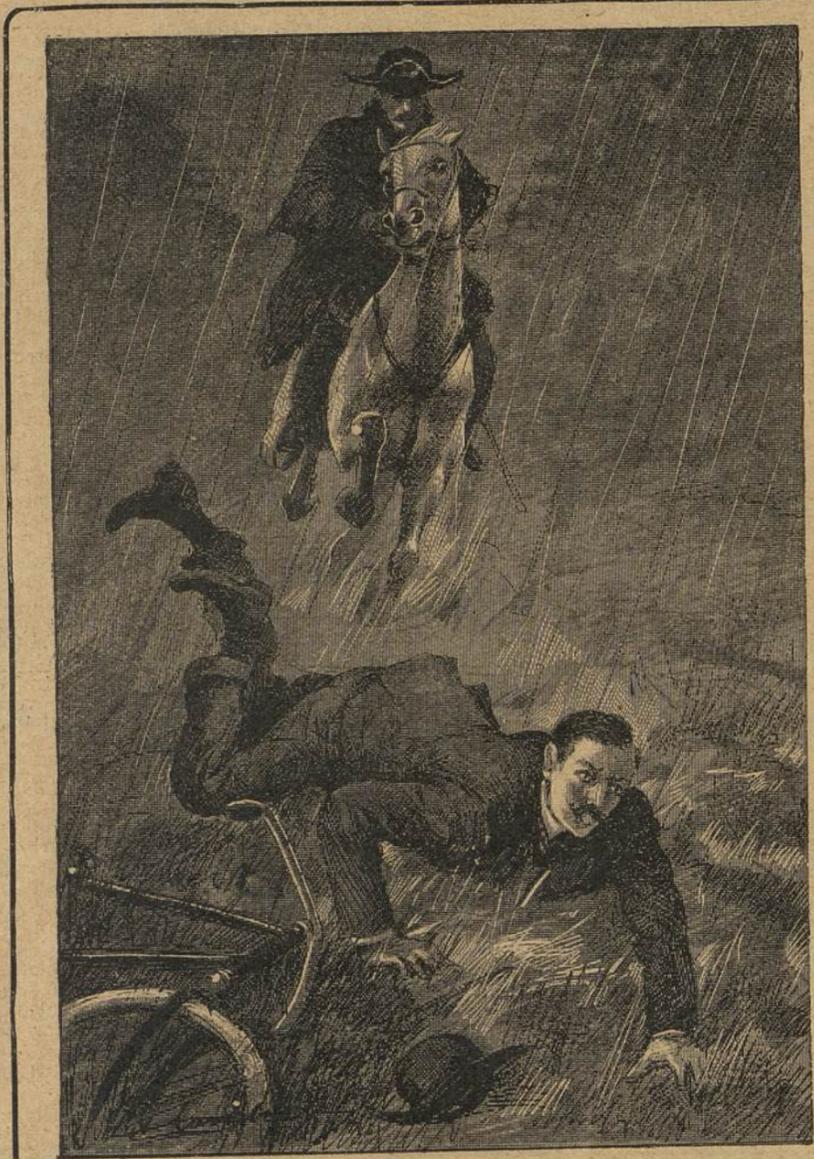
Le mari éffaré, ne comprenant rien, ouvrit la croisée de la chambre.

— Quoi — fit-il — qu'est-ce qu'il y a ?... qu'est ce que c'est ?

— Faut-il tout de même que vous en ayez un sommeil !

— Comment ! Qui est là.

— Le brigadier de gendarmerie.



○ ○ Tout à coup ma machine dérapa et je fis une chute violente sur la route ○ ○

fumeurs qui avaient pénétré dans la maison.

Elles attendaient leurs maîtres... mais elles pouvaient les attendre longtemps !...

La première fois c'était l'homme qui veillait sur la route qui gardait les bicyclettes... cette fois probablement pour aller plus vite, et sauter en selle plus promptement en cas d'alerte, on les avait placées là.

Il y avait cependant à une centaine de mètres en avant un veilleur qui comme la première fois montait la garde sur la route de Fontainebleau.

J'étais fort mal à mon aise sur ce toit, tout mouillé et exposé à tous les vents. Aucune rafale ne m'était épargnée et les averses me fouettaient, me pénétraient comme des aiguilles.

sous de mon poste d'observation.

Ils parlèrent rapidement à voix basse... ils regardèrent dans la direction de Fontainebleau et se montrèrent tout à coup très perplexes, très inquiets.

Au tournant de la route, apparurent à ce moment deux hommes à cheval allant au trot, et bien serrés dans leur grand manteau.

Celui qui veillait à la porte de la villa, saisit aussi son vélo.

Mais avant de monter en selle, il approcha un sifflet de ses lèvres et lança un son qu'il modula d'une certaine façon.

Puis avec son compagnon ils attendirent, regardant plus attentivement encore les cavaliers qui maintenant venaient dans notre direction.

Les cavaliers relevèrent la tête... je vis briller la visière des képis... et à la

CONCOURS MARTIN NUMA

2^e série (Voir page 11 du présent numéro, le bulletin spécial)

Dans ce feuillet, il faut rétablir le mot supprimé page 8, colonne 2, ligne 10.

— Hein, les gendarmes.
— Pas pour vous... seulement on a cambriolé chez vous.
— Cambriolé chez moi ! Vous dites cambriolé !
— Parfaitement !...
— C'est un peu fort !

— Oui, oui. Allez voir ça... moi je cours rejoindre mon subordonné qui donne la chasse à vos cambrioleurs.

— Merci brigadier ! merci !...
Notre hôte referma la croisée pendant que le brigadier remontait en selle et partait au galop.

Il rejoignit sa femme et il dit :
— Cambriolé, chez nous !... Je sais ce que c'est... Encore quelque tour de Martin-Numa...

— Tu crois ? — demanda la jeune femme :
— Parbleu ! j'en suis sûr. C'est comme le jour du vol du poney, tu te souviens...

— Ah oui.
— Martin-Numa aime nous jouer de ces tours... tu le sais bien... mais je ne pouvais expliquer cela à ce bon brigadier... d'abord parce que nous ne devons pas révéler la présence de Martin-Numa chez nous... et ensuite parce que ce brigadier n'y aurait rien compris.

— Mais — demanda la jeune femme — si le brigadier avait raison cette fois... si on a réellement cambriolé chez nous...

— Allons donc... ce serait invraisemblable ! Des gendarmes arriver au moment du méfait ! Ça ne s'est jamais vu... Ça ne se verra jamais... Il vaut mieux dormir bien au chaud et bien tranquille...

Et sur ce, rassuré, notre hôte, très tranquillement se replongea dans son paisible sommeil.

... Moi je roulais de toutes mes forces derrière ces hommes qui gagnaient cependant sur moi, beaucoup moins entraînés qu'eux, étonnamment de terrain.

Tout à coup, une secousse... ma machine qui d'ailleurs n'était pas de ma taille, fit un saut, puis dérapa et je fis une chute violente en plein sur la route.

Pendant un assez long moment j'en demeurai comme étourdi... presque assommé... ayant sinon tout à fait perdu connaissance, du moins oublié l'usage de mes membres.

Je restai là étendu dans la boue, incapable de bouger, de faire le moindre mouvement, le visage écorché, plein d'éraflures, les mains abîmées, et les vêtements déchirés.

J'étais dans un état absolument pitoyable.

Cet état douloureux durant deux ou trois minutes... c'était la belle pelle... selon le terme consacré en sport... la pelle dans toute sa splendeur.

Pendant ce temps les deux gaillards que je poursuivais prenaient une avance, qu'une auto maintenant aurait eu peine à rattraper.

Les suivre ! Je ne devais plus y penser :

D'ailleurs quand je pus retrouver l'usage de mes sens je ne songai plus à les rejoindre... c'était impossible. J'en avais le sentiment... Je rageais plutôt contre moi-même et je me disais que c'était vraiment bien la peine d'avoir gelé sur un toit... d'avoir entrepris cette course folle, de vouloir enfin rendre service à mon ami Martin-Numa, pour échouer aussi pitoyablement sur la grande route, dans la boue.

Je vis avec quel sourire railleur Martin-Numa accueillerait mon récit désolé. Et je trouvais cela parfaitement ridicule.

Mais je n'eus fort heureusement pas le loisir de me tenir plus longtemps dans de si sombres réflexions.

Le galop d'un cheval lourd, retentit dans des clapotements de boue, à faible distance de moi.

Et je vis arriver sur moi le brave gendarme Marollet !

Non sans peine après m'être taté... m'être assuré que je n'avais rien de cassé, que tout en somme était intact et seulement abîmé à la surface, que rien de démolé ne devait m'arrêter plus longtemps, non sans peine, dis-je, et non sans douleur, j'étais parvenu m'aidant des poignets à me retourner, et à m'asseoir sur la route... à même le sol... dans la boue.

Assis, endolori, je regardai venir Marollet.

Quand le brave gendarme fut à quelques mètres de moi il refint son cheval et il me cria :

— Arrêtez-vous !...

Je ne compris pas tout d'abord. Et je continuai à me frictionner les bras et les jambes, à chercher à bien me rendre compte que les dégâts en somme n'étaient pas si graves que je pouvais le redouter.

— Arrêtez-vous... au nom de la loi — me cria de nouveau Marollet.

M'arrêter !... m'arrêter !... cesser !... m'arrêter de me frictionner !... ce ne devait être que cela.

Marollet ne pouvait supposer que dans cette position, assis dans la boue, je pouvais chercher à fuir...

Même un cul-de-jatte de naissance s'y serait refusé.

Cependant Marollet ayant fait venir son cheval jusque sur moi, encore une fois me cria :

— Arrêtez-vous !...

Il ne faut jamais, c'est un corollaire du dicton de la prudence, il ne faut ja-

ment de fuir mais de faire un mouvement de s'arrêter... et quand cet homme ne bougeait plus il l'arrêtait au nom de la loi...

C'était bien judiciaire... bien militaire... bien réglementaire... c'était parfait.

Donc m'ayant arrêté au nom de la loi, le gendarme se tint devant moi, majestueux, imposant, raidé sur son cheval, et le cheval ayant bien galopé, fumait... Ce qui faisait apparaître Marollet dans un nuage... de vapeur... tel un Jupiter... en uniforme.

— Maintenant — eut-il la complaisance de me renseigner — maintenant nous n'avons plus qu'à attendre le brigadier.

— C'est bien ! — fis-je — attendons le brigadier.

Et comme il ne me disait plus rien j'eus cette audace de lui demander :

— Maintenant que vous m'avez ar-

car il partit d'un grand éclat de rire... Un rire de gendarme à quelque chose d'olympien.

— Oui ! courir après les chenapans — s'écria-t-il — des chenapans que je ne rattraperai jamais... car ceux-là ne sont pas maladroits comme vous...

— Ils ne ramassent pas des pelles.
— Non. Courir après eux... quand ils sont déjà loin comme ça... et vous laissez-là, vous... pour que vous vous esbigniez pendant ce temps... Non ! vous en avez de bonnes, vous !...

Je voulus néanmoins parlementer.

— Cependant, gendarme — repris-je — je vous assure que vous feriez une chose utile... en voyant seulement quelle direction prennent ces hommes...

— Et je viendrai vous le dire ?

— Je vous en serai très reconnaissant.

— D'autant plus que je ne vous retrouverai pas...

Et riant de nouveau plus fort, Marollet ajouta :

— Alors pour qui que vous prenez la gendarmerie ? pour des gourdes !... qu'on peut leur faire avaler des bêtises pareilles... Vous voulez que je coure après vos camarades... que je ne peux rattraper, pour que je vous laisse là, vous, que je vous permette de filer quand je vous tiens !... A d'autres, mon bon... si vous ne connaissez pas la gendarmerie, eh bien, vous allez commencer à la connaître...

— J'en serai flatté, et je vous assure que nous nous entendrons très bien.

— C'est bon... Mais voilà le brigadier... Tenez ! faites-lui votre proposition... à lui... s'il accepte... ça va...

Le brigadier arrivait au petit galop de son cheval.

— Ah ! Ah ! — fit-il — vous en tenez un, Marollet !

— Oui brigadier, et un qu'est pas ordinaire !

— Vraiment ! on verra ça...

Le brigadier alors se tourna à vers moi.

— Allons ouste ! — fit-il — Debout !

— Brigadier, — lui dis-je — debout, je ne demande pas mieux que de me mettre debout, mais avec la meilleure volonté du monde cela m'est impossible.

— Pourquoi. Vous n'avez plus de jambes.

— Si, mais elles ne valent guère mieux que si elles étaient absentes.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire là ?

— Je vais vous dire...

— Vous trouvez donc un grand plaisir à rester dans la boue ?

— Pas du tout.

— Si vous êtes si fatigué, il fallait vous asseoir sur le rebord du chemin, par là.

— C'est malgré moi ! Ce n'est pas moi qui m'y suis assis de mon plein gré... j'y ai été forcé.

Le brigadier se tourna vers son subordonné :

— C'est vous, Marollet, qui lui avez dit de s'asseoir là ?

— Pas du tout, brigadier... c'est la pelle !

— Hein ! la pelle ?

— Le particulier est tombé de vélo !

— Ah ! ah ! je comprends...

Il se tourne encore vers moi.

— Vous êtes tombé de vélo ? Vous ne savez pas bien monter ?

— Si, suffisamment, seulement je n'ai pas vu cette pierre et le vélo ne m'allait pas très bien.

— Il n'est donc pas à vous.

— Non, brigadier... je l'ai emprunté.

— Emprunté, oui je sais ce que cela veut dire...

— Je l'ai pris... si vous aimez mieux.

— C'est la même chose.

— Je l'ai pris aux chenapans qui venaient piller la villa...

— Ah ! vous le leur avez pris ?

— Pour la bonne cause...

— Hein ?

— Pour les suivre.

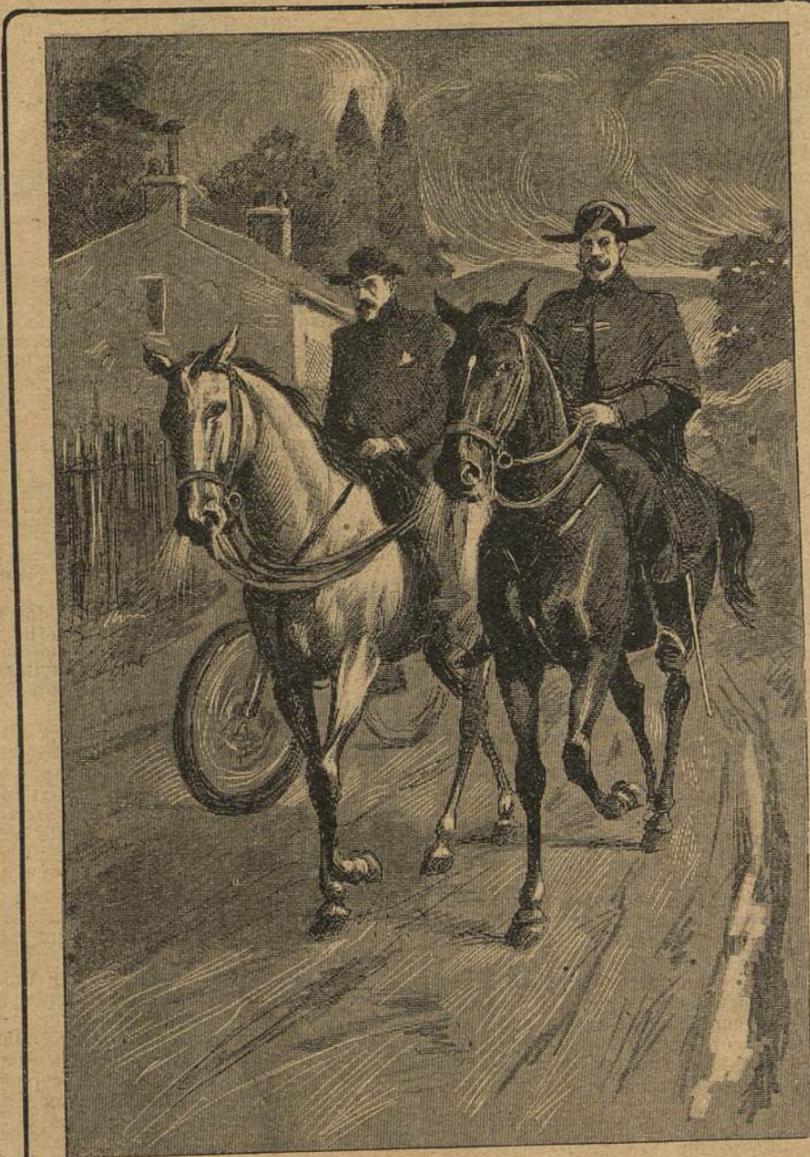
— Les suivre !... Filer avec eux.

— Non, derrière eux.

— Ça revient au même... je me comprends... et vous appelez ça la bonne cause ! vous êtes un farceur, vous !

Le brigadier évidemment croyait que je me moquais de lui.

Ah ! si le brigadier avait pu connaître le fond de ma pensée, et savoir en quel respect je tiens la gendarmerie, il aurait bien vu que je n'avais nullement l'intention, surtout en ce moment, de me moquer de lui, et pour cause.



○ ○ ○ Nous entrâmes dans Melun comme le jour commençait ○ ○ ○

mais discuter avec un gendarme... et il est plus sage d'obtempérer immédiatement à l'ordre de ce militaire qui représente la loi.

Donc à ce nouveau commandement, aussitôt ne le jugeant pas, ne l'analysant pas... j'obéis complètement.

Je fis un effort, me rappelant mon service militaire je joignis comme je pus mes talons, et, tout en demeurant assis... ne bougeant plus, je levai en l'air les deux mains pour montrer que je ne me frictionnais plus... Je m'arrêtai de nouveau complètement.

Marollet me regarda :

— Vous vous êtes arrêté ? — me dit-il.

— Oui, gendarme.

— C'est bien... maintenant, au nom de la loi je vous arrête !...

Je vous l'ai dit tout à l'heure... on ne doit jamais discuter avec un gendarme... et il ne faut en aucune circonstance plaisanter avec la loi.

Le gendarme Marollet ordonnait à un homme dans l'impossibilité non seule-

ment... est-ce que je puis baisser les bras.

Brave homme, le gendarme eut cette condescendance.

— Oui, — me répondit-il — oui, mais n'essayez pas de courir !...

— Je vous assure, gendarme, que je n'en ai pas envie...

— Oui, oui, vous autres vous dites toujours ça...

— J'en suis d'ailleurs tout à fait incapable...

— C'est bon. Je la connais.

— Vous pouvez vous en rendre compte...

— Attendons le brigadier pour cela. J'ajoutais :

— Cependant, gendarme, vous devriez bien faire une chose :

— Laquelle ?... vous laissez courir.

— Non courir vous-même.

— Moi !...

— Oui... courir après les chenapans à qui je donnais la poursuite.

Cette idée parut sans doute extrêmement comique au gendarme Marollet,



DE LA POLICE Dans la VALLÉE du RHONE

PLAIDEUR DÉSESPÉRÉ. — Le nommé Chapard, âgé de 19 ans, employé chez M. Frankinet, marchand de journaux, furieux d'avoir perdu un procès en règlement de compte, entra brusquement dans le magasin de vente et tira plusieurs coups de revolver sur Mlle Joséphine Frankinet, âgée de 33 ans, fille de son patron, qui fut atteinte à la tête.

Chapard prit ensuite la fuite, mais se voyant sur le point d'être arrêté, il se tira un coup de revolver dans la tempe droite. Il a été transporté dans un état désespéré à l'hôpital. L'état de la victime est grave, mais non mortel. SAINT-ETIENNE.



VENGEANCE MARITALE. — Un patron boucher, Marins Taillet, ayant surpris sa femme en conversation criminelle avec un de ses garçons de boutique, Léon Bayle, a tiré sur ce dernier un coup de revolver qui l'a atteint dans la région dorsale. Le patron boucher a été arrêté. MARSEILLE.



UN DRAME CHEZ LE COIFFEUR. — Des clients attendaient leur tour dans la boutique de M. Albert Didier coiffeur rue des Minimes lorsqu'un jeune homme de 17 ans, Edouard Beck, commis du patron, entra et demanda à être rasé. M. Didier qui était au plus mal avec lui le pria de déguerpir et donna l'ordre à ses garçons de ne pas s'occuper de lui. Le jeune Beck prit mal la chose et contesta à son cousin la propriété de son magasin. On tenta de le calmer, mais Beck au comble de l'exaspération sortit un revolver de sa poche et au grand émoi des assistants le braqua sur son cousin. Le coup partit et ce dernier fut blessé gravement à l'épaule. Le meurtrier est allé ensuite se constituer prisonnier. MARSEILLE.



TUÉE PAR SON AMANT. — Un coupeur en chaussures, André Maillet, qui vivait séparé de sa maîtresse, Marie Seplet, ayant tenté de la ramener à lui au cours d'une entrevue dans un café où assistait le père de la jeune femme sur le refus de cette dernière lui a tiré un coup de revolver à bout portant dans le bas des reins, la balle est ressortie par l'abdomen. Maillet a été arrêté. LYON.

VENGEANCE DE FEMME. — Une dame Victoria Louise Ylasso furieuse d'avoir été remerciée par un avoué M. Gabriel Rousset qui l'avait à son service en qualité de gouvernante a tiré sur ce dernier sans l'atteindre deux coups de revolver au moment où il se rendait à son étude. L'irascible personne a été arrêtée. MARSEILLE.



EXPLOSION AU CREUSOT. — La soupape d'un compresseur des hauts fourneaux de l'usine Schneider a fait explosion provoquant dans la cité industrielle une panique effroyable. Toutes les vitres du quartier ont volé en éclats, les fenêtres ont été arrachées tandis qu'un brouillard épais se répandit dans les rues et qu'une intense colonne de fumée s'élevait sur les bâtiments de la fonderie. Un incendie se déclara aussitôt. Six ouvriers ont été grièvement blessés. LE CREUSOT.

DRAME DU REVOLVER. — Un marchand de journaux Choppard, renvoyé de chez Mme Ravel, dépositaire de publications, a tiré sur elle un coup de revolver puis, se voyant sur le point d'être arrêté, s'est fait sauter la cervelle. SAINT-ETIENNE.

Mais pouvais-je ici, à cette heure, dans cette situation essayer seulement de me disculper, de me faire même comprendre de ces deux représentants de l'autorité.

Le subordonné, qui m'avait déjà entendu, riait dans sa forte moustache.

Et le brigadier tirailla la sienne en grommelant je ne sais quoi.

Puis je ne pouvais dire quoi que ce soit pour me disculper.

Donner la moindre explication était impossible.

Le pouvais-je sans trahir Martin-Numa!

Toutes les apparences étaient donc contre moi.

On m'avait vu sauter du toit... filer derrière les chenapans... tout autre même que ces bons gendarmes, s'y serait infailliblement trompé.

Cependant l'ouragan après un moment d'accalmie reprit avec plus de rage.

— On ne peut pas rester là, toute la nuit, — dit fort justement le brigadier.

— C'est pas possible! — fit Marollet.

Et j'appuyais moi, du refrain classique :

— Brigadier, vous avez raison!...

Le brigadier me dit alors.

— Allons, housté, mon garçon, faut quand même partir... Levez-vous.

— Je vous assure, brigadier, que je ne le peux pas, je suis tombé de vélo... à toute allure... je suis sinon blessé, du moins fortement endommagé... je n'ai rien de cassé... mais je suis en mauvais état...

Le brigadier répéta :

— Un peu de courage... Essayez!...

Je tentais de me lever... ce fut impossible.

— Donnez-lui la main pour qu'il se mette sur pied — dit encore le brigadier à Marollet.

Marollet descendit de son cheval et me prit par les épaules.

Tant bien que mal, grâce à lui, je parvins à me tenir debout.

— Hé bien, mais ça va... — s'écria le brigadier. — Allons en route...

Marcher me fut interdit, mes jambes flageolaient et si ce bon Marollet ne m'avait pas retenu je serais encore tombé sur la route.

— Brigadier, — dit le subordonné — cet homme ne peut pas tenir.

— Hein! Comment qu'on va faire! — fit le brigadier très perplexe — on peut pas le laisser là puisqu'on l'a pris, et il peut pas venir... Ça se complique rudement... Faut cependant qu'il aille et que nous arrivions...

C'était un grave problème en effet qui se présentait à l'esprit du brigadier.

— Comment faire?

Nous étions loin de toute maison, loin d'une station de chemin de fer... impossible de réquisitionner une carriole, de prendre le train, de demander passage sur une péniche descendant la Seine.

— Comment faire! — répétait le brigadier plus embarrassé devant moi que tout le concert européen devant la question d'Orient ou l'imbroglio marocain...

Moi je me gardais bien de donner la moindre idée...

D'autant que la seule qui en l'état me semblait possible, me paraissait irréalisable.

Cependant j'eusse voulu pour beaucoup qu'on se décidât à quelque chose.

Je grelottais de froid, et mes écorchures me faisaient souffrir de plus en plus.

Il me tardait vraiment d'avoir un secours quelconque, un pansement.

Les gendarmes délibérèrent un moment, puis enfin ils adoptèrent une décision magnifique.

Marollet allait me céder son cheval... et prendrait ma bicyclette qui fort heureusement était demeurée en bon état malgré ma chute.

Non sans peine, Marollet me poussant, le brigadier me tirant, on parvint à me hisser sur le cheval du gendarme.

Le brigadier prit en mains les rênes de l'animal et passa devant.

Marollet vint derrière sur le vélo... Moi au milieu en fort piteuse mine... Nous voilà en chemin.

Dans cet appareil nous entrâmes dans la bonne ville de Melun.

De temps en temps le brigadier se tournait vers moi.

— Eh bien, mon garçon, — me demandait le brave homme — ça va-t-il?

Et l'on dit que le gendarme est sans pitié!...

Je proteste!

Nous entrâmes dans Melun comme le jour commençait. Déjà les paysans se rendaient aux champs, et les ouvriers se rendaient à leur usine, ou à leur chantier.

Notre équipage ne fut pas sans arrêter la curiosité, sans susciter des... des plaisanteries plus ou moins spirituelles.

Jamais on n'avait vu un prisonnier faire route sur le cheval du gendarme.

Et j'eus la sensation que parmi ceux qui virent passer ce singulier cortège, ceux qui lancèrent les plaisanteries les plus grosses devaient se trouver les deux hommes à qui j'avais donné la chasse dans la nuit, les deux complices de ceux que Martin-Numa avait arrêtés.

Mes yeux cherchaient à les deviner, à les voir dans la foule qui nous escorta jusqu'à la gendarmerie, dont la lourde porte ouverte se referma sur moi!...

CHAPITRE XXXV

L'AUTOMOBILE ARMÉE.

Ces bons gendarmes, Marollet et son brigadier, avaient été convoqués, appelés à Melun pour une affaire de service concernant le recrutement. Ils devaient se trouver à la place de Melun d'assez bonne heure, pour pouvoir être de retour dans la même matinée à leur résidence.

Ils avaient préféré partir dans le milieu de la nuit de façon à pouvoir se reposer encore à Melun et à donner en même temps à leur cheval le loisir de souffler, les chevaux devant avoir une journée assez rude ensuite, car il faudrait en divers endroits plus ou moins éloignés les uns des autres porter ces fameux livrets militaires.

C'est ainsi que chevauchant paisiblement comme tout bon gendarme, Marollet et son brigadier avaient dérangé l'opération des cambrioleurs de la villa, et troublé nos assassins dans leur audacieuse opération.

C'est ainsi qu'ils avaient effectué mon arrestation.

Et maintenant je me trouvais non dans un des cachots où selon le règlement ils devaient me loger, en attendant mon transfert aux autorités civiles, mais dans un lit de la pièce servant d'infirmerie aux gendarmes.

Je l'ai dit plus haut, le gendarme n'est pas sans pitié, c'est un brave homme au fond... Vraiment s'il arrive toujours trop tard, ce n'est pas par l'effet d'un malheureux hasard, mais le plus souvent par humanité : quand il arrête un malfaiteur c'est que vraiment, il ne pouvait faire autrement.

Mon cas en est la preuve indéniable ; maintenant qu'ils me tenaient, Marollet et son brigadier se montraient pleins de compassion pour leur prisonnier.

Au lieu de m'emprisonner, ils me conduisirent à l'infirmerie, me fournirent de l'eau chaude pour me débarbouiller.

Quand débarrassé de la boue et du sang qui me couvraient et me mettaient comme un masque épouvantable, quand j'eus repris ma figure humaine et perdu ma tête de massacre, les deux gendarmes secondés par quelques camarades me pensèrent tant bien que mal, m'appliquèrent je ne sais quels remèdes dans des pansements sommaires, avec toute la douceur dont des mains de gendarmes sont susceptibles... en attendant la venu du major qu'on était allé prévenir.

Comme non seulement mes vêtements, mais même mon linge de corps étaient détériorés, un gendarme voulut bien me prêter une chemise d'ordonnance.

Ainsi je pus me mettre au lit, et attendre les événements.

Le brigadier poussa l'amabilité jusqu'à ne pas vouloir, pour le moment, me faire subir d'interrogatoire.

— Il vaut mieux, — dit-il — que vous vous reposiez... que vous tâchiez de dormir un peu...

Cependant il me demanda machinalement selon l'habitude :

— Avez-vous des papiers?

Des papiers! Non je n'en avais pas!...

Et pour cause.

Je portais au moment de ma chute le costume que m'avait fait endosser Martin-Numa, pour que celui dans lequel on m'avait vu, demeurât bien dans ma chambre, et confirmât les assassins dans leur erreur... leur donnât complè-

tement l'assurance que le mannequin qu'ils allaient poignarder était bien Courville...

Je fus forcé de me reconnaître sans papier.

Ce qui, aux yeux de la loi... ou à ceux des gendarmes, est de la plus haute gravité.

Néanmoins en la circonstance, cela n'aggrava pas mon affaire.

Je dois dire que chemin faisant, nous avions pu échanger quelques paroles, le brigadier et moi.

Et quoique tenu, on le comprend, à la plus grande réserve, je sentais n'avoir pas fait trop mauvaise impression sur l'esprit du brave homme, et mérité son indulgence dont je goûtais à présent les bienveillants effets.

Je tombais de fatigue, j'étais absolument brisé, et la chaleur de ce lit qui pour être quelque peu dur, m'offrait un confort suffisant, m'incitait au sommeil.

Les bâillements que je ne fus pas maître de dissimuler le firent voir aux gendarmes.

Comme je n'avais pas d'effets à ma disposition, que par conséquent je ne pouvais m'enfuir en chemise... le brigadier me laissa dormir.

— On vous réveillera, — me dit-il — quand cela sera nécessaire.

— Je vous remercie... brigadier.

Et j'ajoutais :

— Cepentant si on vient demander M. Courville, de n'importe quelle part, soyez assez aimable, de dire que je suis ici.

— Entendu!

Et je pus m'endormir profondément.

En somme, tout avait pris bonne tournure pour moi.

Je n'avais pas réussi dans ce que je voulais entreprendre, c'est-à-dire la poursuite de ces bandits, mais à part ma chute... ma pelle... tout était pour le mieux.

Je n'avais donc plus qu'à attendre, sachant très bien que Martin-Numa ne me laisserait pas longtemps en peine, et que quand il en serait temps il viendrait m'arracher à la paille humide des cachots, que pour moi était ce bon lit...

J'avais fait un bon somme de deux ou trois heures, quand je fus réveillé par un bruit de bottes et de gros souliers.

Autour de mon lit, se tenaient Marollet et son brigadier, puis deux agents de police et deux autres personnages en civil qui, je le devinai aussitôt, devaient être, et étaient en effet, le commissaire central de Melun et son secrétaire.

Mon interrogatoire allait avoir lieu.

Je me levai donc sur mon séant, secondé par ce brave Marollet, et me disposai à répondre aux questions, mais à ne répondre qu'autant qu'il serait nécessaire pour ne rien compromettre, ne rien trahir de l'aventure dans laquelle je me trouvais mêlé.

Donc au commissaire je déclarai :

(Lire la suite au prochain numéro.)

LE CHANT DU COQ. — Deux gendarmes de la brigade du Bouscat faisaient une tournée sur le territoire de leur commune, près de l'allée de Boutaut. Ils aperçurent soudain deux individus d'allures louches : l'un portait sur l'épaule un sac volumineux.

— Ces gens-là m'ont tout l'air d'être des rôdeurs, dit un gendarme à son compagnon.

— Brigadier, vous avez raison, répliqua l'autre. Au même instant, du sac suspect partit un cocorico retentissant. Il n'y avait plus de doute possible. Les gendarmes avaient devant eux des renards à deux pattes. Ils leur donnèrent la chasse. Un seul put être arrêté, le porteur du sac, dans lequel étaient 11 poules et le coq qui venait de chanter.

Conduit à la Permanence, le rôdeur fut présenté à l'audience du parquet. Il ne voulut fournir aucune indication relative à son état civil. Mais, M. Despujols, chef de service anthropométrique, ayant consulté ses fiches et ses photographies, trouva facilement celles de notre personnage. Il se nomme Jean-Adrien Marcelland, âgé de 43 ans, charpentier, demeurant rue François Cézair. Il reconnut alors qu'il s'appelait en effet Marcelland. Il ajouta qu'il ignorait la provenance de la volaille.

« L'individu en fuite, l'ayant rencontré par hasard, l'avait chargé de porter le sac moyennant une rétribution de 5 francs. »

Malgré ses explications, le charpentier a été envoyé au fort du Hâ, à la disposition d'un juge d'instruction. Il a subi plusieurs condamnations.

Le propriétaire de la volaille pourra la réclamer à la Permanence, où le coq « dénonciateur » fait entendre de joyeux cocoricos!... BORDEAUX.

AGENT DE POLICE INSULTÉ PAR UN OFFICIER IVRE. — Pendant la nuit, un officier du 30^e bataillon de chasseurs, qui se trouvait en état d'ivresse et causait du scandale à la porte d'une maison publique, s'en vit pour cela refuser l'entrée. L'officier alla chercher des agents de police pour obtenir satisfaction; mais le brigadier qui commandait le poste refusa d'intervenir. Furieux, l'officier se précipita sur le brigadier pour le frapper et l'appela gonzat, enfiestre et Jésus! D'autres officiers présents intervinrent à ce moment seulement pour calmer leur camarade et pour l'emmener.

Le commissaire central a saisi de cette affaire l'autorité militaire. GRENOBLE.

LE SECRET DE L'ENFANT

Grand Roman de Passion (suite)

PAR PAUL ROUGET

DEUXIÈME PARTIE (suite).

VIII

LA VENGEANCE D'UN MISÉRABLE (suite)*.

On ne sait jamais où s'arrêtent les fantaisies d'une malade... d'une malade qui est inconsciente et qui se débat déjà dans l'épouvantable cauchemar de la mort.

Yvonne, elle, est complètement heureuse.

Maurice est revenu à l'hôtel... Entre les deux jeunes gens une explication a eu lieu au cours de laquelle Yvonne a expliqué à son fiancé les circonstances dans lesquelles Madeleine avait retrouvé le petit Hugues, abandonné en Allemagne par le vieux Michel qui, sans aucun doute, exécutait les ordres à lui dictés par le comte.

Ah ! comme en parlant elle s'était efforcée d'affermir sa voix... comme il lui avait fallu du courage pour se résoudre à ce mensonge.

Mais Maurice... avec une délicatesse qui avait eu un écho dans l'âme de la comtesse... avait laissé entendre... à demi-mots... qu'il ne lui appartenait pas de juger les actes de la sœur de celle qu'il avait choisie pour fiancée.

Ils s'étaient serrés la main... sans arrière-pensée... avec effusion.

Il devinait bien l'existence d'un mystère au fond du drame auquel... quatre ans plus tôt, dans ce même salon... il avait assisté... mais il croyait que ce mystère concernait... uniquement... la comtesse et son mari.

Quel abîme insondable avait dû les séparer avant la faute de la mère d'Arlette ?

Elle possédait une nature si droite, si loyale !

Il y avait eu... à sa conduite... des motifs qu'elle ne pouvait révéler... que le monde ignorait... des motifs qui... s'ils ne l'innocentaient pas... expliquaient peut-être... une faute... qui était sans excuse.

Telle était la réflexion que Maurice s'était faite à lui-même.

En sa présence, Yvonne s'efforçait de maîtriser l'ardente adoration qu'elle avait pour... l'enfant de sa sœur.

Madeline avait habitué celui-ci à les appeler : lantes, toutes deux.

Ah ! il ne s'ennuyait pas, le garçonnet... il était ravi... tout simplement... de sa nouvelle destinée.

Il ne songeait plus à l'existence ancienne, là-bas, dans le petit village de la Côte-d'Or, sous le toit de chaume de l'humble maison où, pourtant, la vieille Sophie Surgères l'avait élevé avec bonté... trop de bonté, même.

Non, certes.

Ici, il était mieux... beaucoup mieux... Il voyait de belles choses... Il possédait de beaux habits... tout en velours... Il y avait des laquais pour le servir... des voitures pour le conduire au Bois... où l'on rencontrait des cavaliers... des amazones qui saluaient ses deux tantes.

Pour qui regardait... étudiait l'enfant sans passion... les défauts d'aujourd'hui les vices de demain étaient visibles.

Orgueilleux... sournois... menteur, il était pour les étrangers qui l'approchaient d'un commerce peu agréable.

Il eût fallu, pour combattre... pour réfréner ses mauvais instincts la présence d'un homme... le poids d'une main énergique.

Mais, auprès de Madeleine, languissante et faible... auprès d'Yvonne, aveuglée par sa tendresse maternelle, il était certain que ces mauvais instincts ne feraient que se développer.

Le moindre de ses caprices était sacré pour les deux femmes... ses desirs devenaient immédiatement des ordres.

Et, pour les domestiques, il s'annonçait, déjà comme un petit tyran, contre lequel, tout bas, ceux-ci maugréaient :

— Ah ! en voilà un avec qui il ne fera pas bon, plus tard.

On connaissait son histoire !

* Voir l'Œil de la Police n° 22.

Il était un petit bâtard... l'enfant de madame la comtesse, tout simplement ! Autrement on ne le traiterait pas de la sorte !

Maurice... tout de suite... avait eu pour lui une aversion profonde.

Il l'avait apprécié comme il devait l'être.

L'enfant ne valait pas cher.

Il était faux... méchant... jamais il ne fixait en face celui auquel il adressait la parole.

Une fois, le jeune homme n'avait pu s'empêcher de dire à Yvonne :

— J'ai peur que cet enfant... ne fasse verser, plus tard, bien des larmes à votre sœur.

Elle était devenue toute pâle... et sur un ton de reproche... si singulier qu'il ne fut pas maître d'un tressaillement... elle protesta :

— Oh ! Maurice !

Il l'avait regardée avec surprise.

— Qu'avez-vous... mon Dieu, comme vous semblez émue !

— Non... je n'ai rien... je vous assure.

— Vous ne me dites pas la vérité... Vous êtes fâchée contre moi ?

— Non.

— Yvonne !

Elle avait balbutié :

— Maurice... vous n'aimez pas cet enfant !

— En toute sincérité, je vous avoue que si je n'ai pas de motifs pour le haïr, je n'en ai pas, non plus, pour l'aimer particulièrement.

» Vous et madame votre sœur, vous le gâtez d'une façon outrée.

» Il est pétri de défauts que vous ne voyez pas et que vous ne voulez pas voir.

» C'est un fort... très grave... excusable peut-être chez une mère... mais non chez vous, Yvonne...

Elle l'interrompit... défaillante.

— Vous voyez bien... j'avais raison... vous ne pouvez le souffrir.

Le jeune homme avait senti son cœur se serrer brusquement.

Il s'était tu.

D'ailleurs ce n'était pas le premier incident de ce genre qui se produisait.

Souvent, l'attitude d'Yvonne lui avait paru énigmatique.

Il y avait dans les façons d'agir de la jeune fille, des contradictions, des singularités qu'il ne s'expliquait pas.

L'affection qu'elle portait à cet enfant... à ce neveu retrouvé depuis quinze jours... cette affection lui semblait vraiment excessive.

Il voyait bien qu'Yvonne elle-même en avait conscience et qu'elle craignait, par instants, de montrer toute l'étendue de son amour pour le petit Hugues.

Pourquoi cette retenue ?

Maintenant encore... elle avait les yeux pleins de larmes.

Il reprima un geste d'énervement.

Et une ombre... légère... passa sur son front.

Yvonne devina qu'un soupçon peut-être effleurait son esprit.

Elle trembla.

Et tout à coup, redevenue maîtresse d'elle-même :

— Ce que vous dites est vrai, peut-être, Maurice. Mais ma sœur éprouverait tant de chagrin si elle savait que vous n'avez pas d'affection pour Hugues.

Elle s'était approchée près de lui, suppliante.

Il déclara :

— Je vous promets que de ce jour je m'efforcerai de chasser de mon esprit toute prévention contre Hugues.

» Je vous promets que j'essaierai de l'aimer moi aussi.

Elle eut un geste de joie... de remerciement.

— J'en suis bien heureuse pour Madeleine, et je vous remercie du fond du cœur, de cette promesse que vous venez de faire...

Il affirma gravement :

— Pour l'amour de vous... mon Yvonne adorée !

Par ce soir d'été, dans le petit salon calme et paisible dont la fenêtre, aux

stores baissés, s'ouvrait sur le jardin de l'hôtel, c'était un merveilleux rêve d'amour qui s'évoquait aux yeux d'Yvonne et de Maurice, assis l'un près de l'autre, les mains tendrement unies.

Ils venaient de former des projets définitifs.

Leur mariage aurait lieu prochainement.

Maurice, le matin même, avait reçu le consentement de son père.

Il n'appartenait plus... qu'à Madeleine de fixer la date de leur bonheur.

Le jeune homme disait d'une voix douce, vibrante :

— Oui, bientôt, vous serez mienne... Nous irons loin... loin... Je vous emporterai comme un avaré son trésor... je serai votre maître et votre esclave... votre esclave, toujours.

» Mon cœur vous appartient... vous en ferez ce que vous voudrez... jamais une autre pensée que la vôtre ne le fera battre.

Elle balbutia :

— Oh ! Maurice, vos paroles me grisent... Moi aussi je vous ai donné mon âme... pour toujours.

» Désormais je ne vivrai que pour vous.

— Vous me le jurez Yvonne ?

Elle avait appuyé sa jolie tête blonde sur l'épaule du jeune homme. Ses paupières s'étaient closes... sous l'étoffe légère du corsage, son sein se soulevait avec effort.

Elle eut une hésitation... oh ! imperceptible... puis elle dit :

— Je vous le jure.

A cette seconde, elle était sincère.

Maintenant que Hugues était retrouvé... maintenant qu'il allait vivre tranquille près de Madeleine... elle tenterait de se donner toute à Maurice, son époux.

Sans doute, c'était une faute... une lourde faute qu'elle commettait en se faisant... en ne révélant pas au jeune homme le secret que cachait son passé.

Mais leur bonheur, à tous deux, n'était-il pas à ce prix ?

Maurice reprenait :

— Immédiatement après notre mariage, nous quitterons la France.

» Je veux vous emmener, Yvonne, en des pays d'extase et de féerie. Nous irons à Sorrente, au bord de la Méditerranée enchantée ; je vous parlerai d'amour au doux son des mandolines napolitaines. Dans l'orgueilleuse cité des doges, à Venise, par les nuits étoilées, nous glisserons dans une gondole légère, silencieusement... sur l'eau fuyante comme un rêve.

Et la tutoyant soudain dans une ivresse, dans une sorte de délicieux vertige qui s'emparait d'eux :

— Je veux t'aimer là où je suis allé seul, là où j'ai souffert et pleuré.

Elle écoutait, en frémissant, la voix chaude, enveloppante du jeune homme.

Autour d'eux, tout se faisait complice de leur griserie. Les aromes des fleurs emplissaient l'air... et leurs cœurs semblaient avoir le même battement.

La nuit était divine.

Ils se taisaient dans la crainte de voir s'évanouir l'extase où leur être s'éperdait.

Tout à coup Maurice prononça :

— Il est un endroit aussi, Yvonne, que je veux revoir... Un endroit qui m'est cher entre tous, car c'est là que, pour la première fois, vous m'apparûtes... si belle... si semblable à celle que... dans mes rêves solitaires... je souhaitais rencontrer sur ma route.

» ... La baie des Trépassés, où nous irons... pieusement, comme on va à un pèlerinage.

La jeune fille avait tressailli.

La baie des Trépassés !

Oui, c'était là, dans ce pays sauvage et désolé, que, à la vue de Maurice, son âme s'était ouverte à l'amour !

C'était là aussi qu'un crime avait été commis sur elle... un crime dont le souvenir la soulevait d'horreur !

Mais on frappait un coup léger à la porte.

» Et Madeleine... ayant aux lèvres un



DE LA POLICE
à Paris et dans la Banlieue

VICTIME DU DEVOIR. — L'agent de la paix cycliste Jules Thibault, de service rue Davy, apercevant des individus qui sortaient de la boutique d'un marchand de vins emportant 3 bicyclettes, se mit à leur poursuite. Sur le point d'être rejoint, l'un des bandits se retourna et tira sur l'agent un coup de revolver. Après lui avoir brisé les dents et traversé la langue, la balle se logea dans la gorge. Des passants emmenèrent le malheureux agent dans une pharmacie, puis transporté à Lariboisière on procéda à l'extraction du projectile. M. Lepine est venu le visiter après avoir demandé pour lui une médaille d'or au Ministère de l'Intérieur. PARIS.



LIGOTÉ PAR SON GENDRE ET SA FEMME. — Un brave cultivateur de Merville, près d'Étampes, M. V..., 55 ans, se disposait à aller se coucher lorsque son gendre Victor R..., âgé de 25 ans, se précipita sur lui et le teta sur le lit tandis que la femme du cultivateur qui le suivait se mettait à le ligoter avec un fil de fer assez fort. En un clin d'œil il fut mis dans l'impossibilité de bouger, on lui attacha les poignets autour du cou au moyen d'une chaîne en fer. Au bout d'une heure le malheureux abandonné seul put se débarrasser d'une partie de ces liens et se rendre chez le maire avec les mains attachées. Après qu'on l'eût délivré, le malheureux a porté plainte contre sa femme et son gendre qui, interrogés par les gendarmes ont affirmé l'avoir mis dans cet état parce qu'étant ivre il les menaçait. ÉTAMPES.



TUÉE D'UN COUP DE BATON. — Après avoir passé amicalement la journée avec un de ses camarades, Simon Cordier, racommodeur de faïences, un marchand ambulancier Eugène Petit, dont la caravane était stationnée à Vismes, route d'Asnières-sur-Oise, a été pris à partie par son camarade qui pour un prétexte des plus futiles en vint aux mains. Armé d'un bâton, Cordier assomma littéralement Petit qui a été transporté à l'hôpital de Luzarches dans un état lamentable. Cordier a été mis à la disposition du juge d'instruction. LUZARCHES.



MORT EN JONGLANT. — Un sapeur mineur du 1^{er} régiment du génie, Émile Clairy en véritable colosse qu'il était s'amusa à jongler avec des poids de 20 kilos pour charmer ses loisirs au camp de la forêt de Saint-Germain. Mais un jour dernier il eut une défaillance fatale ; un poids lui retomba sur le crâne et le blessa mortellement à la tempe droite. Transporté à l'hôpital militaire il y est mort peu après. SAINT-GERMAIN.



CHASSE À L'HOMME. — Des gendarmes avertis de la présence d'un déserteur, un certain Henri Boulanger, âgé de 23 ans, réfugié chez sa maîtresse au Perron, le mirent en état d'arrestation. Comme ils le conduisaient à la caserne des Tourelles, le déserteur réussit à leur échapper et s'enfuit rue des Pyrénées, arrivant au pont, Boulanger sans hésiter penja et se précipita dans le vide. Dans sa chute il ne se fit que des contusions sans gravité, mais rejoint par les gendarmes, il fut repris et emmené à la prison du corps. PARIS.



DE LA POLICE dans le Nord et dans l'Est

UNE BOMBE CHEZ LE COMMISSAIRE. — Le concierge de la Bourse du Travail M. Demick ayant trouvé sur le pas de sa porte une cafetière renfermant des matières explosives alla la porter au milieu de la rue où plusieurs ouvriers au cours de la nuit la trouvèrent et la firent rouler à coups de pied. Enfin transportée au commissariat on la mit sur une fenêtre où quelqu'un s'aperçut alors qu'une mèche en émergeait et commença à brûler. Le commissaire la fit aussitôt immerger, l'engin fut reconnu après des plus dangereux et l'on se demanda comment une catastrophe ne s'est pas produite. **ROUBAIX.**



UNE MÈRE CRIMINELLE. — Pour un motif encore inexplicable une jeune femme de 19 ans, Germaine Grosse, dont la conduite n'était pas des plus remarquables a jeté sa petite fille âgée de 17 mois du haut du pont de la barrière Saint-Michel. La petite victime a expiré aussitôt et la mère démentie est allée se constituer prisonnière, prétendant que c'était la faute de sa mère à elle. **PAS-DE-CALAIS.**

BÉBÉ ÉCRASÉ. — Un petit garçon de 2 ans, placé à califourchon sur des tonneaux contenus dans une charrette conduite par son grand-père, M. Antoine Barbier a soudain perdu l'équilibre et tombé sur la route où l'une des roues du chariot est venue lui écraser la tête. **CALAIS.**

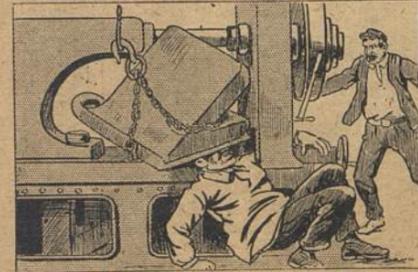


BLESSÉ PAR UN TAUREAU. — Un marchand de bestiaux, M. Lévy voulant rattraper un taureau qui venait de s'échapper sur la route de Biernes se mit à sa poursuite. Ce ne fut pas l'affaire de la tête qui se retournant fit face à son maître et quand il ne fut plus qu'à quelques pas se rua sur lui et le culbuta en le blessant gravement. **RÉCHEL.**



EN FAMILLE. — Un marchand d'oiseaux Alexis Malenegrane voulant ramener chez lui son fils Georges, âgé de 18 ans qui était allé s'installer avec son oncle et sa tante à l'estaminet du Fiane des Boulevers, ayant fait mine de malmenner le jeune homme, son frère et sa belle-sœur lui reprochèrent son attitude. S'emparant d'un couteau de cuisine, Alexis Malenegrane en trappa ses deux parents sans toutefois les blesser sérieusement. Il a été arrêté. **ROUBAIX.**

CAMBRIOLEUR SURPRIIS. — Un cabaretier de la rue des Oyers, M. Lemestre surprenant un nommé Flahant qui l'avait occupé à un démenagement en train de lui cambrioler ses vêtements voulut l'arrêter. Furieux d'avoir été surpris, Flahant se jeta sur M. Lemestre et essaya de le renverser. Mais ce dernier après lui avoir fendu la lèvre et poché un œil à coups de poing l'emmena au commissariat. **LILLE.**



UN OUVRIER A LA TÊTE ÉCRASÉE. — Un conseiller municipal, M. Marcellin Leroy, ouvrier à Fusine Cail de Denain, était occupé à amarrer une pièce sur sa machine lorsque soudain la pièce s'échappa et se retourna. M. Leroy la tête prise entre la pièce et le bâti eut toute la face écrasée. Il a été reconduit chez lui dans un état désespéré. **DENAIN.**

léger, un héroïque sourire, apparaissait. Maurice s'était mis debout. Il déposa un baiser respectueux sur la main qu'elle lui tendait.

— Je n'ai pas besoin de vous demander quels projets vous faisiez... tous deux... dans ce salon discret... Oh! les amoureux!...

Elle souriait davantage. Nul... sauf Yvonne, ne pouvait se douter de la douleur que cachait ce sourire. Gravement, Maurice déclara :

— En effet, madame, vous avez deviné juste. Ces projets nous n'avons pas à vous les cacher. Mon père a répondu favorablement à ma demande. Il ne doute pas que la jeune fille que j'ai distinguée entre toutes, ne soit digne de devenir la compagne de ma vie.

— Aussi suis-je venu, madame, vous prier de vouloir bien fixer vous-même l'époque de notre mariage.

La comtesse était devenue un peu pâle. Néanmoins elle se ressaisit vite.

— Mais... à la date qui conviendra à monsieur votre père et à vous...

Elle ajouta :

— Et à Yvonne.

— Dans un mois, n'est-ce pas trop tôt... j'ai si peur, voyez-vous, que ne survienne un nouvel empêchement... un malheur... Le cœur, pourtant, a des sentiments ridicules.

— Dans un mois, soit, si tel est votre désir et celui de ma sœur... Moi, je ne puis que former des vœux... ardents... pour votre honneur.

Un coup de sonnette qui, brusquement, venait de retentir à la grille l'interrompit.

Et voici qu'un domestique, après avoir frappé discrètement à la porte, paraissait.

— Qu'y a-t-il, Germain? interrogea Madeleine.

— Madame la comtesse, c'est Antoine Peltrot qui demande à vous parler.

En effet, c'était l'ex-valet de chambre.

Oh! il se la coulait douce, à présent... et les jours de veuvage lui étaient légers... les jours passés dans l'arrière-boutique d'un marchand de vins, en compagnie de gais lurons qui menaient de front, avec un égal entrain, le culte de la bouteille et celui de la femme.

C'était la noce, quoi... une noce à tout casser... la valse des écus de la comtesse... une valse effrénée... au son de la plus jolie des musiques... et le souvenir de Julie était loin déjà... perdu dans la brume... dans les vapeurs de l'alcool.

Pourtant il était quelque chose dont jusqu'alors, lui, Antoine Peltrot, avait négligé de tirer profit... ce quelque chose était la lettre écrite par Yvonne à sa sœur... et soustraite aux flammes par Julie à une époque où celle-ci n'attachait pas des scrupules idiots.

Cette lettre... indiscutablement... avait de la valeur... une très grande valeur même... et pour la ravoir... la comtesse ouvrirait... une fois encore, certainement... les cordons de sa bourse.

Ce n'était pas qu'il eût déjà dissipé les douze mille francs que son crime... c'est-à-dire l'abandon infâme du petit Gustave... lui avait rapporté!...

Mais enfin... on n'a jamais trop d'argent... car ceux-là seuls qui en possèdent savent avec quelle rapidité il glisse entre les doigts.

Il n'avait pas parlé de cette lettre à son ami Tournier.

A quoi bon!

Il n'avait à cela aucun intérêt!...

Non certes...

C'était même le contraire.

Il connaissait suffisamment son complice pour savoir que, possesseur d'un tel secret, le chemineau n'eût rien eu de plus pressé que de faire « chanter »... dans les plus grandes largeurs encore... la comtesse et sa sœur.

Or, si les deux femmes chantaient... et elles chanteraient incontestablement... mieux valait que ce fût lui, Antoine Peltrot, qui en bénéficiait!

Chacun pour soi, ici-bas!

D'ailleurs depuis la veille, hanté par la nostalgie des vastes horizons, de la vie libre au grand air, la seule possible pour lui, le chemineau était reparti à l'aventure, la poche assez garnie, désormais, pour n'avoir pas à redouter... comme par le passé... l'inhospitalité des gens à la porte de qui il frapperait.

Et les deux amis... les deux complices, en se quittant... s'étaient serré la main, sans savoir s'ils se reverraient jamais!... C'est alors que Peltrot s'était décidé à

se présenter à l'hôtel de l'avenue du Bois.

Il dirait à la comtesse :

— Madame, voici une lettre que... à mon profond étonnement... j'ai découverte dans les papiers de Julie. Cette lettre vous appartient. Je vous la rapporte... Pour la réputation de mademoiselle Yvonne, il ne faudrait pas que... ces lignes... tombassent en d'autres mains que les miennes.

Rien de plus. La comtesse comprendrait ce que parler veut dire.

Peltrot avait été introduit dans le salon du rez-de-chaussée.

Mais tout de suite, en voyant que les deux sœurs n'étaient pas seules... qu'un homme se tenait auprès d'elles... il n'avait pas été maître d'un geste de déception...

Et une lueur d'hostilité... une flamme de haine avaient passé dans son regard... lorsqu'en cet homme il avait reconnu Maurice Nantennes.

Maurice Nantennes... son dernier maître... qui pour une vètille, pour une bêtise que certains gens, par trop susceptibles, nomment une indécatesse... l'avait chassé honteusement et de qui il avait juré de se venger.

Pourquoi se trouvait-il là?

Naguère, il avait été question pour lui d'un mariage avec la sœur de la comtesse.

Mais, par la suite, ce mariage avait été rompu.

Et jamais plus le jeune homme, désespéré, n'avait reparu à l'hôtel.

Qu'y faisait-il à cette heure, près de mademoiselle Yvonne, qu'il contemplait avec des yeux brillants de joie et d'amour?

Mais cette digression de sa pensée fut de très courte durée.

Car... d'une voix presque hautaine... la comtesse interrogeait :

— Eh bien, Antoine, expliquez-vous... Qu'avez-vous à me dire?

Et comme il semblait embarrassé pour répondre... et qu'il glissait du côté de Maurice un regard en dessous, elle ajouta :

— Vous pouvez vous exprimer sans crainte... Monsieur Maurice Nantennes n'est pas un étranger. Dans un mois il fera partie de notre famille. Il est le fiancé de ma sœur Yvonne. A ce titre, et quelle que soit la nature de ce vous avez à m'apprendre, il me plaît qu'il assiste à notre entretien.

L'ancien domestique fit une grimace. Et il sentit brusquement une colère sourde gronder en lui.

Etait-elle provoquée par la désillusion de ne pouvoir, en présence d'un tiers, dévoiler à la comtesse le but exact de sa démarche, ou bien par l'annonce inattendue du prochain bonheur de l'homme pour lequel il nourrissait un ressentiment que le temps n'avait pas apaisé?

Car il le haïssait... d'une haine véritable, ce Maurice Nantennes qui avait eu... en somme, le droit de le faire jeter en prison et dont il sentait peser sur le lui... en ce moment... le regard chargé de mépris.

Oh! s'il avait pu l'atteindre à son tour... lui faire payer chèrement l'humiliation qu'autrefois il lui avait infligée... le frapper dans son bonheur!...

Pour lui, Peltrot, quelle satisfaction... quelle revanche!...

Mais la comtesse, impatientée, disait :

— Je vous écoute, Antoine.

Alors il comprit qu'il devait parler... inventer un prétexte... n'importe lequel... pour motiver sa démarche.

Il prononça :

— Madame la comtesse, veuillez excuser la liberté que j'ai prise de me présenter ici... Mais j'ai cru qu'il était de mon devoir, après tout ce que vous avez fait pour ma pauvre Julie et pour moi... de vous remercier. Sans doute vais-je quitter Paris... me retirer dans le pays où je suis né, là-bas, au fond des Ardennes. J'ai voulu, avant de m'éloigner, vous dire que je garderai toujours de vos bontés un souvenir reconnaissant.

— Ces paroles... que je veux croire sincères... me font plaisir à entendre, Antoine.

— Si... ma sœur et moi... en des circonstances... douloureuses... nous avons pu vous être utiles, vous êtes quitte envers nous par le fait d'avoir aidé à ramener dans cette demeure un enfant que nous désespérions de revoir jamais.

— Madame la comtesse fait allusion à monsieur Hugues?

— Oui. — Je n'ai été qu'un instrument dans les mains de Dieu. C'est lui qu'il faut remercier, madame la comtesse.

— Quand partez-vous?

— La semaine prochaine, sans doute.

— Alors, bonne chance, Antoine... et n'oubliez pas que dans la vie la ligne droite seule est la bonne.

Il comprit la leçon. La comtesse ne lui pardonna-t-elle pas sa conduite odieuse envers la malheureuse Julie.

Il se mordit les lèvres... et lança vers la jeune femme un regard venimeux.

Incliné... en un salut respectueux... il avait fait quelques pas de recul.

Sans une parole il souleva la portière... disparut.

Dehors, ses poings se serrèrent.

— Comtesse de malheur... bégaya-t-il, ivre de fureur... tu pourrais bien... avant peu... te repentir de ton accueil.

Il ajouta :

— En te frappant... je le frapperai aussi ce Maurice Nantennes, que j'exècre et qui s'endort, l'imbécile! dans la sécurité d'un bonheur encore loin de sa main.

— Oui, toi et lui... je vous frapperai.

— Lui surtout!...

— Je vous frapperai tous et ma vengeance sera assouvie.

— Triple niais!

— Pour quelques billets de cent francs... dont je n'ai nul besoin, car je suis riche, à présent... j'allais te remettre une paire de lettre!...

— Allons donc, comme si je ne pouvais en faire un meilleur usage!...

— Demain... l'amoureux transi... la fausse ingénue... et toi, la comtesse orgueilleuse, vous saurez tous trois ce qu'il en coûte d'avoir encouru la haine d'Antoine Peltrot!...

Une heure plus tard il avait regagné la mansarde de la rue des Poissonniers.

Bien qu'il fit jour encore, il alluma une bougie... tira de la poche de son veston la fameuse lettre, qu'il se mit à relire.

La lettre qui disait :

«... Notre oncle de Lancenay va mieux. Le médecin espère le sauver. Si tu savais, ma chère Madeleine, combien j'ai hâte de revenir, de revoir mon enfant, mon petit Hugues, de qui je ne puis vivre éloignée.

» Pauvre ange, n'est-il pas innocent du crime auquel il doit sa naissance.

» Et puis, te l'avouerai-je, il m'est pénible de demeurer ici, dans cet endroit qui m'est devenu odieux... depuis le soir effroyable où... en revenant de la baie des Trépassés... seule... dans les ténèbres, un misérable s'est jeté sur moi.

» Ah! pourquoi ne m'a-t-il pas tuée!

» La mort eût été préférable à la honte.

» Mais je dois être courageuse... Ne me montres-tu pas l'exemple, toi, Madeleine, qui souffres sans te plaindre de l'éloignement, de la perte d'un mari que tu aimes de toutes les forces de ton être et que jamais plus, sans doute, tu ne reverras.

» Maurice est-il venu à l'hôtel?

» Quand il eut achevé sa lecture, Peltrot eut un ricanement.

(Lire la suite au prochain numéro.)

SUICIDE D'UN ASSASSIN. — Le vacher belge, Adolphe Galle qui assassina récemment à Creil une domestique Alice Barrot et qui était sur le point d'être interrogé par le juge d'instruction vient de se pendre après l'un des barreaux de sa cellule. Le prisonnier avait confectionné une corde en déchirant et en tressant son drap de lit. **SENLS.**

LES VOLS A LA POSTE. — Sur plainte émanant de Paris, le parquet vient de faire arrêter un gardien de bureau de la poste de Niort, le nommé Victor Pascal, âgé de 25 ans, inculpé de vols commis dans l'exercice de ses fonctions. Cet employé, depuis trois mois à Niort, était auparavant gardien au bureau de poste de Paris numéro 106.

Il est inculpé d'avoir subtilisé diverses lettres contenant des bons de poste, pour l'acquiescement desquels il se serait ensuite servi de l'intermédiaire de son mari. Cette dernière, à Paris, après le déplacement de son mari. Cette dernière, qui est âgée de 20 ans, est venue il y a peu de temps à Niort et a été aussi arrêtée. **NIORT.**

UN VOL DE CENT MILLE FRANCS A LA CATHÉDRALE DE LIMOGES. — La cathédrale de Limoges a reçu la visite des cambrioleurs, qui se sont introduits dans la sacristie en se servant de fausses clés.

Les malfaiteurs se sont emparés des vases sacrés déposés dans la sacristie et de onze émaux des xv^e et xvii^e siècles, qui se trouvaient dans la salle des Chanoines. On suppose qu'ils s'étaient enfoncés pendant la soirée dans un placard de cette salle, et y ont attendu la nuit pour opérer.

Les objets volés sont estimés une centaine de mille francs. La police a été immédiatement avisée de ce vol, qui a été découvert, par le portier de la cathédrale. **LIMOGES.**

re, et sa tête avait dû porter sur
du poinçon.
voulu se relever, peut-être, mais le
re revenant à la charge, l'avait
place d'un second coup de poing
lé fatal.
Mais enfin la clé du mystère.
était innocent du crime dont on

avez-vous fait alors? fis-je au poi-

ne j'ai fait? Mais j'ai été aussitôt
on avocat, et lui faire part de ce
s découvert. Il ne voulut pas, tout
ne croire. Ce que je lui disais lui
tellement invraisemblable, que
j'avais peine à y ajouter foi. Je
pourtant à le convaincre, et lui, de
coté, réussit à persuader le juge d'ins-
truction. Il y eut non-lieu. Nivert fut rendu
aux siens, et je vous assure que lorsqu'il
m'arrive d'aller à Vaugirard, je ne manque
jamais de rendre visite au contremaître et à
sa famille.

De toute ma carrière de policier, je ne crois
pas avoir jamais connu un homme plus près
d'être condamné.

J'avais donc bien raison de vous dire que
les erreurs judiciaires sont plus fréquentes
qu'on ne saurait le penser.

Reproduction interdite.

**Le Carillon Révélateur
Saucisses à Sonneries**

Un commerçant de la rue d'Aboukir, M. Delion, qui tient
une boucherie chevaline s'apercevait depuis quelques se-
maines, et à son grand désespoir, que ses chapelets de saucisses
offerts à la vue du passant disparaissaient ou plutôt s'envoi-
laient comme par enchantement de son étal.

Il essaya d'exercer à l'entour de ses succulentes saucisses
une active surveillance, mais les saucisses ne s'en allèrent
pas moins par mètres entiers et même par décimètres de
chapelets en dépit de l'œil du maître bien en défaut.



Le boucher eut alors une idée, non pas géniale, mais tout
au moins aussi ingénieuse que sonore. Et voici ce qu'il
imagina : ayant fait emplette d'un certain nombre de petits
grelots il les dissimula habilement dans ses chapelets de
saucisses attachés par des ficelles et naturellement il attendit.
Vers le soir le boucher s'étant retiré discrètement dans
son arrière-boutique percuta d'abord un léger tintement. Il
bondit dans la boutique qui s'emplit alors d'un véritable
carillon devant la mine atterrée d'un sieur André qui était
en train de dépendre les chapelets avec un long crochet.
L'homme fut appréhendé et conduit, la mine honteuse, au
commissariat de police.

Celui qu'elle n'attendait pas

Si quelqu'un pouvait en tout état de cause prétendre
au titre de veuve, c'est bien Mme V..., une rentière de la
rue des Pyrénées, depuis des années consolée cependant.
En effet, son mari, qui combattait dans les rangs de la Com-
mune, avait disparu dans l'effroyable tempête de mai 1871.
Or, tout récemment, la rentière recevait la visite d'un
inconnu qui manifesta le désir de lui parler de son mari.
— C'est absolument inutile, déclara Mme V..., mon mari
est mort depuis longtemps.

Le lendemain, seconde visite de l'inconnu, comme on



faisait mine de l'éconduire, l'homme insista, disant qu'il
s'agissait de régler une succession et que Mme V... devait
se rendre sans retard chez un notaire de la rive droite. Il
offrait de l'accompagner.

La rentière se laissa conduire chez le tabellion. Après
quelques minutes d'attente dans l'étude, on appela M. et
Mme V...

A la grande stupéfaction de la soi-disant veuve, l'inconnu
se leva, remit des papiers d'identité au clerc, et, sur l'acte
qui lui fut présenté, apposa sa signature.

C'était son mari qu'elle avait cru mort depuis 37 ans.
A la porte, le revenant salua son épouse, à laquelle il
fit cette simple déclaration :

— Votre signature était indispensable pour mon entrée
en possession de ce qui m'a été légué. Comme votre accueil
a été plus que froid, je disparais à nouveau. Et sautant dans
une auto-taxi, M. V... s'en alla, laissant sa femme absolu-
ment ahurie.

LA Célèbre RUDGE-WHITWORTH

BICYCLETTE DE ROUTE "GOLDEN STANDARD"

Le TOUR du MONDE sans avarie, sans panne, sans autre usure que l'amincissement rationnel des pneus.

LA PREMIÈRE MARQUE DU MONDE

C'est à la première Usine du monde que nous avons demandé sa
dernière création — ce qu'elle fait de mieux — pour l'offrir dans des
conditions inconnues jusqu'ici, aux connaisseurs et aux amateurs
d'élite. La célèbre RUDGE-WHITWORTH "GOLDEN STANDARD" est
la plus luxueuse, la plus légère et la plus solide des bicyclettes
exécutées pour la route. Son prix (avec roue libre, freins sur
jante, garde-boue démontables, etc.) n'est que de **279 francs**
payables à raison de **9 fr. par mois**, sa fabrication est impe-
cable et la valeur de sa marque prime sur le marché continental.
D'une incomparable perfection, elle comporte tous les avantages
connus ainsi qu'en atteste la description ci-dessous.

Enfin, les garanties que nous offrons sont
uniques : deux années pour tous les organes de
la bicyclette (selle, chaîne et parties non métal-
liques de la machine garanties une année).
Et pendant ces délais nous remplaçons toutes
pièces défectueuses qui nous seraient retournées en colis postal
en rappelant le numéro matricule de la machine.

La célèbre RUDGE-WHITWORTH "GOLDEN STANDARD" est la
plus merveilleuse des machines pour la route.

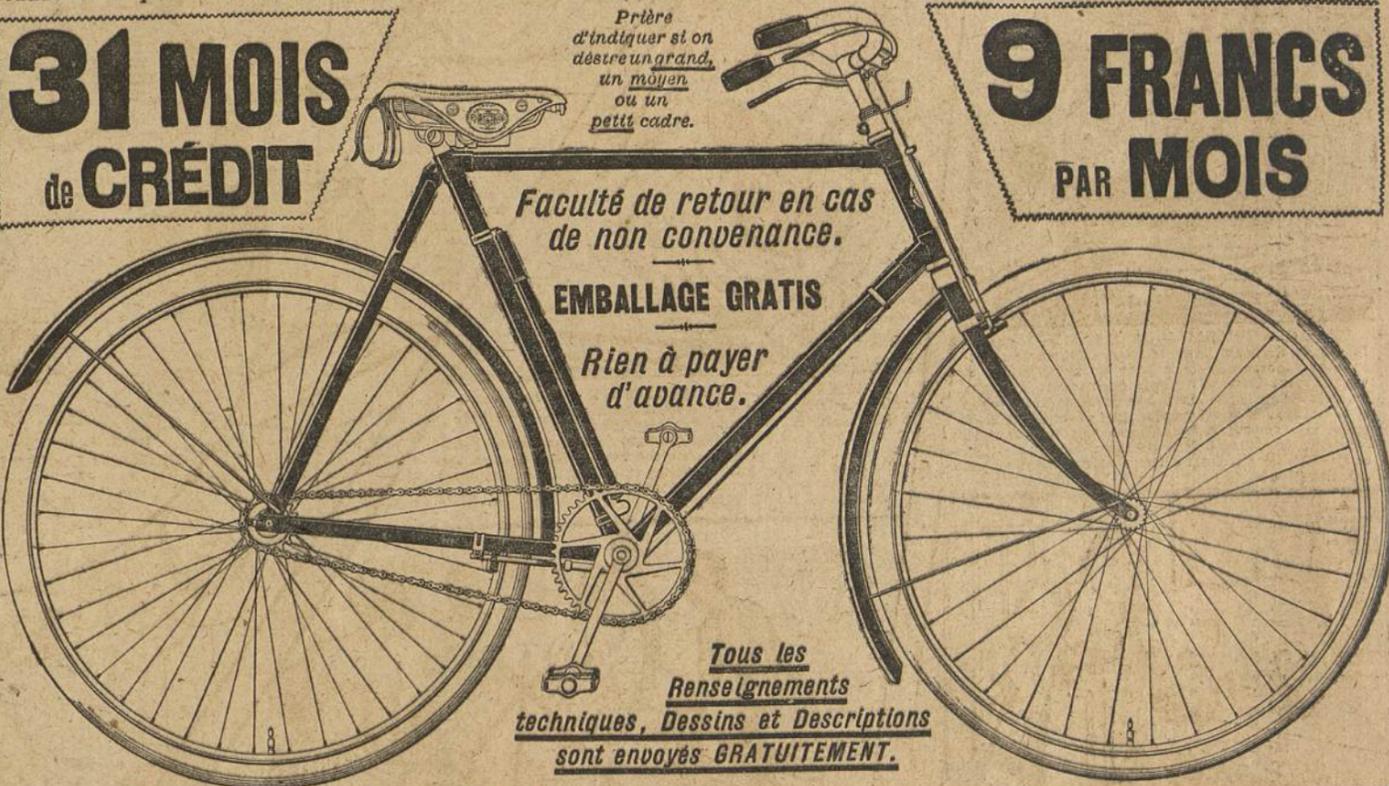
Nous en donnons la **GARANTIE ABSOLUE.**



31 MOIS de CRÉDIT

Prière
d'indiquer si on
désire un grand,
un moyen
ou un
petit cadre.

9 FRANCS PAR MOIS



Faculté de retour en cas
de non convenance.

EMBALLAGE GRATIS

Rien à payer
d'avance.

Tous les
Renseignements
techniques, Dessins et Descriptions
sont envoyés GRATUITEMENT.

DESCRIPTION. — Cadre d'acier fin à raccords invi-
sibles, entretoises dans les tubes. — Fourche en tubes D renforcés,
d'une rigidité et d'une indéformabilité absolues. — Roues de 70 cm,
ROUE LIBRE, encliquetage silencieux, double roulement à billes. —
Jantes en acier nickel anglais inoxydable, centrées mathématique-
ment. — Moyeux d'une rigidité absolue. — Rayons tangents —
Pneumatiques à talons qualité supérieure. — Pédalier sans cla-
vettes, à pignon instantanément détachable. — Pédales à scies. —
Manivelles en acier forgé à section rectangulaire de résistance absolue.
Deux Freins à leviers articulés avant et arrière sur jantes. — Guidon au
choix. — Garde-boue perfectionnés démontables par simple pression.
Pompe de cadre puissante. — Sacoche garnie de tous accessoires. —
Selle extra de route — Email noir. — Poids: 12 k. 800 environ tout équipée.

NOTA. — Nos Machines sont livrées, indifféremment, avec grand cadre pour entre-
jambe de 52 à 60 cm, cadre moyen pour entrejambe de 77 à 80 cm ou petit cadre pour entrejambe
de 72 à 85 centimètres. — Prière à nos souscripteurs de bien vouloir nous indiquer le cadre
qu'ils désirent. Sauf avis contraire, nous les livrons avec guidon relevé et multiplication
5* 50 qui sont usuellement adoptés. — La même Bicyclette, modèle pour dame, 20 fr. en plus.

40 BULLETIN DE SOUSCRIPTION
Je, soussigné, déclare acheter à MM. J. GIRARD & Co, à Paris, la Bicyclette
Rudge-Whitworth "Golden Standard", comme détails ci-dessus, aux conditions
énoncées, c'est-à-dire 9 francs après réception et paiements mensuels de 9 francs jusqu'à
complète liquidation de la somme de 279 francs, prix total.

Fait à _____ le _____ 190__
Nom et Prénoms _____ SIGNATURE : _____
Profession ou Qualité _____
Domicile _____
Département _____
Gare de chemin de fer _____

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :
J. GIRARD & Co Succrs de E. GIRARD & A. BOITTE
46, Rue de l'Échiquier, à PARIS (X^e Arr^t).

EXPLOITS D'UNE MIDINETTE. — Marcelle Lenez,
une jolie midinette d'une vingtaine d'années, s'avisait, pour
se procurer l'argent dont elle avait besoin pour satisfaire
ses goûts d'élégance, d'aller faire des commandes chez un
ros fournisseur de la rue du Sentier, au nom de la maison
de modes Prévoist, rue des Capucines, où elle avait travaillé
ces temps derniers.

Elle put se faire livrer ainsi pour environ 6 000 francs
de marchandises.
On la surveilla, et, pincée, elle fit des aveux. Elle a été
envoyée au dépôt.

DRAME MYSTÉRIEUX. — Boulevard Haussmann, un
jeune étudiant, Rechid Mustapha, qui avait été recueilli
par le prince Mohamed-Ali, chez lequel il avait trouvé
le gîte et le couvert, obligé pendant quelques jours de céder
sa chambre à sa sœur et à la mère de son bienfaiteur qui
venaient d'arriver à Paris et treuva pendant la nuit poignarder

les deux femmes dans leur lit. Il prétend avoir agi dans une
crise de folle obsession involontairement à une suggestion
d'un docteur R..., qu'il avait vu dans la soirée.

UN LYCÉEN TENTE DE SE TUER. — Le jeune Aimé
Winst, lycéen, 16 ans, habitant chez son père, 2, rue Saint-
Julien, a tenté de se suicider, lundi après-midi, à une heure
et demie, en se tirant un coup de carabine dans la gorge.
Il a été transporté à l'hôtel-Dieu pour procéder à l'ex-
traction de la balle. On ignore la cause de cette tentative
de suicide.

Envoi discret contre 5 francs pour tout
ou suppression des époques, pour quelque
cause que ce soit. Pas de Charlatanisme ni
d'Exploitation trompant le public crédule.
Z. LACROIX, Ph^{ie} à BRUAY (P.-de-F.).

RIDES CICATRICES, TACHES. Traces de VEROLE
P. J. Saffar, 60, à M. A. HEZOG, Le Raincy (près Paris)

SAGE-FEMME 1^{re} cl. RETARD
reçoit pens. (discrét.) Renseign. gratuits
BARLET, P. de Beaumont, 112

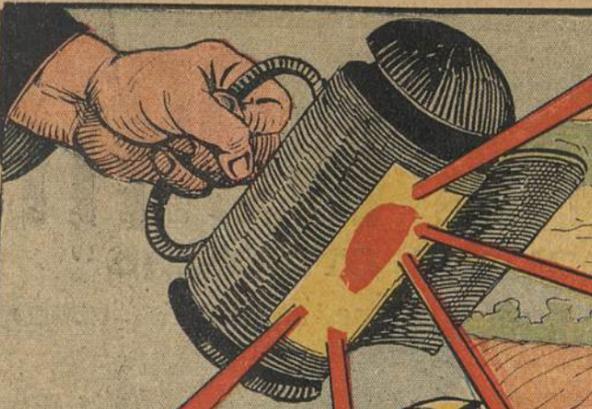
**VICTIMES DU SORT
SI VOUS VOULEZ**
Que la DÉVEINE vous Quitte
Que la CHANCE revienne
REUSSIR en tout -- TRIOMPHER toujours
Demandez le Beau Livre, envoyé gratis
par le Mage MOORYS, 19, rue Mazgran, Paris.



L'ŒIL DE LA POLICE
CONCOURS N° 3 (2^e SERIE)
Roman de Martin Numa
Le mot supprimé est.....
Conservet ce bon pour l'envoyer rempli à la date que nous indiquerons

PROCHAINEMENT
GRAND CONCOURS AMUSANT
Avec nombreux prix en espèces

L'ŒIL DE LA POLICE
CONCOURS N° 6
LES PAPIERS DE TIMOLEON NOUGADÈRE
dit "Bec de Puce"
A détacher et envoyer en même temps que toutes les solutions.



VINGT BRIGANDS ARRÊTÉS. — A Sémérana, près de Palmi, dans la province de Cantazaro, un fermier qui dinait en famille, Polito Vincini, ayant été invité à sortir par un inconnu, celui-ci lui plongea un poignard dans la poitrine. L'assassin arrêté est un jeune homme de 17 ans, Campanella, qui a déclaré avoir agi sans haine sur l'ordre du grand conseil de la *malta vita* dont il faisait partie et qui lui aurait promis un ordre supérieur s'il tuait un homme. Polito lui fut alors désigné et il s'exécuta. ITALIE.



LES CHEVALIERS DE LA NUIT. — Une bande de brigands du Kentucky ont pris d'assaut, pendant la nuit, la maison d'une dame Martha Hayes, puis s'étant emparés de la propriétaire, une fort jolie personne, ils l'ont fouettée jusqu'à ce qu'elle eut perdu connaissance. Après ils ont dévalisé la maison et se sont enfuis. NEW-YORK.



CYCLISTES POURSUIVIS PAR UN OURS. — Dans la Corrèze, à Voutzac, MM. Pradel et Bordas revenaient de Pombardes lorsqu'ils croisèrent des romanichels conduisant des ours. L'un de ces animaux se mit à leur poursuite et allait les atteindre quand M. Bordas alla rouler dans un fossé en même temps que l'animal hors d'haleine s'abatait sur la route. Les gendarmes abattirent l'ours et relevèrent le cycliste blessé.



L'HOMME A LA TÊTE DE LOUP. — A Anquita, près de Syracuse, en Sicile, un individu le visage dissimulé sous une tête de loup en carton qui venait de dévaliser une ferme après avoir tué le chien de garde, ayant été aperçu par des chasseurs tira sur eux. Ceux-ci ayant riposté le blessèrent gravement. C'était un malfaiteur de la pire espèce, Santo Blencato.

UN FILS DE GUILLAUME EN DANGER. — Le prince Eitel-Fritz, deuxième fils de l'empereur d'Allemagne faisait en yacht une excursion sur le lac de Muggosee lorsque le vent s'éleva et brisa les cordages commandant la voile et la situation devenant critique, tout l'équipage suivi du prince se porta sur le bord opposé pour faire reprendre l'équilibre au bâtiment. Mais les hommes du poste-secours de Friedrichstad arrivèrent à temps pour mettre fin à cette situation critique. ALLEMAGNE.

MORT TRAGIQUE D'UN AÉRONAUTE. — A New-Jersey, près d'une rivière, une grande foule s'était réunie pour assister à la descente en parachute d'un aéronaute. Le ballon était à environ 600 mètres de hauteur quand l'aéronaute voulut exécuter la descente annoncée. Mais un drapeau, attaché à un trapèze, sous la nacelle, embarrassa le malheureux qui tomba dans la rivière où son cadavre a été retrouvé les pieds embarrassés dans le drapeau.



UN DRAME DEVANT L'AUTEL. — De Reggio-de-Calabre, on annonce la mort d'un prêtre, l'abbé Albanèse, âgé de 26 ans et son sacristain, nommé Basile. Il y a quelque temps, tandis qu'il célébrait la messe, le prêtre fut pris de violentes douleurs après avoir porté le calice à ses lèvres. Le sacristain, qui goûta ensuite le vin, ressentit aussi d'autres douleurs. Le vin avait été empoisonné avec de l'acide sulfurique. On a arrêté le prêtre Naso, inculpé d'avoir commis le crime, parce que l'abbé Albanèse avait été promu archiprêtre à sa place. ITALIE.



ANTHROPOPHAGES. — La Ville de Bruges, malle congolaise qui dessert les villes du Congo, ayant été immobilisée pendant quelques heures par une avarie de machine, le capitaine et un chef de section eurent l'idée de se jeter à la nage dans le fleuve et de gagner une île proche. Mais des indigènes les ayant aperçus se jetèrent dans une embarcation et assommèrent les européens qu'ils remorquèrent à terre et se mirent à manger devant les gens de l'équipage terrifié et impuissant. CONGO BELGE.



BAGARRE SUR UN TRANSATLANTIQUE. — A la suite d'une altercation de jeu entre Anglais et Américains, passagers à bord du *Navitania*, les uns accusant les autres d'avoir triché aux dés et de les avoir pipés; volés et voleurs en vinrent aux mains dans le tonner, transformant le matériel en projectiles. L'intervention énergique des officiers du bord a pu ramener le calme. On déplore de nombreux blessés et des dégâts énormes. NEW-YORK.



LE PRÉSIDENT ROOSEVELT DÉSARÇONNÉ. — Au cours d'une promenade à cheval en compagnie de sa femme et de son aide de camp, le président Roosevelt dont la monture prit peur effrayée par le bruit d'un torrent, a été désarçonné et projeté dans l'eau. Il en a été quitte pour un bain forcé et de légères contusions. NEW-YORK.



ENFANT TORTURÉ PAR UN BANDIT. — Un petit garçon de 12 ans, Russo de Cantazaro, ayant dénoncé un incendiaire fut rencontré par celui-ci un nommé Pugliese qui avait été arrêté et s'était évadé. Le bandit après l'avoir assommé à coups de poing lui lacéra la figure avec un canif et lui coupa les oreilles. Lardé de coups de couteau la victime finit par succomber devant un de ses petits camarades que le bandit avait forcé d'assister à ces tortures. Le bourreau a pris la fuite. ITALIE.

MUTINERIE DANS UNE PRISON. — Au cours d'une promenade des anciens membres de la première Douma, détenus à la prison du quartier de Viborg, à Saint-Petersbourg, un des prisonniers s'étant mis à crier « Vive la première Douma », tous les autres détenus l'imitèrent. Une compagnie de soldats dut intervenir pour rétablir l'ordre. Ils s'y sont pris de telle sorte qu'on a des inquiétudes sur la façon dont ils ont procédé à une répression. SAINT-PETERSBOURG.